

De Fil en Aiguille

Mélodrame Canadien-Français
en 3 Actes

Par

A. H. DE TREMAUDAN

BIBLIOTHÈQUE
SAINTE-SUZANNE

Prix 35 Sous

Copyright, 1925

"LE COURRIER FRANÇAIS"

Los Angeles, Californie

Tous droits réservés

1925

Copyright 1925

By

A. H. de Tremaudan

PREFACE

Dans son ensemble, "De Fil en Aiguille" est un mélodrame vécu. J'ai été dix ans cultivateur dans l'Ouest Canadien et pendant trente ans, tout en pratiquant ma profession d'avocat, j'ai continué à vivre de la vie de nos cultivateurs. Je crois donc la connaître assez bien.

Cette petite pièce m'a été inspirée par le malheureux incident suivant dont je garantis l'authenticité. Un brave cultivateur, voulant faire comme tout le monde, hypothéqua un magnifique quart de section qu'il avait arraché avec peine au roc et au marais afin d'acheter un tracteur à gazoline. Celui-ci, le plus beau dans le pays, lui coûta \$4,500. Il n'avait pu avoir que \$2,500 sur sa terre; il redevait donc \$2,000 sur sa machine. Il ne put les payer et il ne put non plus rembourser son emprunt. Il perdit sa terre, il perdit son tracteur. Je vis celui-ci amené au village et vendu aux enchères par un huissier. Je mis moi-même dessus jusqu'à \$125; il se vendit \$140. La Compagnie qui l'avait vendu prit jugement pour la différence. Le malheureux se trouva sur le chemin. Autour de ce regrettable fait-divers j'ai groupé quelques personnages familiers, quelques aventures imaginées. J'ai essayé d'en tirer une morale.

A. H. de T.

Los Angeles, Californie, 1er Octobre, 1925.

DE FIL EN AIGUILLE

PERSONNAGES

Isidore Morin, cultivateur, 40 ans

Paul, son fils, 20 ans

Pierre Hervé, autre cultivateur, 50 ans

Jacques, son fils, 22 ans

Herr Von Harden Holstein, se faisant appeler le
Comte de Gardin, aventurier allemand, 35 ans.

Moise Rudolf, usurier juif, n'importe quel âge

Ulysse Tourond, vieux garçon, 60 ans

Me Loiseau, notaire, 40 ans

Dupuis, cultivateur, 40 ans

Un sergent et un caporal de la police provinciale

Rosalie Morin, épouse d'Isidore, 38 ans

Elise, leur fille, 18 ans

Marie Hervé, épouse de Pierre, 40 ans

Rose, leur fille, 18 ans

Aglaé Hurtubise, tante d'Isidore, veuve, 55 ans

Les jeunes enfants Morin, de 2 mois à 5 ans

De nos jours, dans une campagne du Manitoba, Canada.

DE FIL EN AIGUILLE

ACTE PREMIER

La salle commune d'une maison de cultivateurs aisés. Au milieu, une table, le long des murs, un buffet ou placard, un piano, d'autres meubles, quelques fauteuils ou chaises à bascule. Au premier plan, à gauche, un téléphone fixé au mur. Porte à droite, donnant au dehors, porte au fond donnant dans la cuisine, porte à gauche, premier plan, donnant dans une chambre à coucher; deuxième plan, escalier montant au premier. Fenêtre deuxième plan à droite. Entre celle-ci et la porte donnant au dehors, quelques patères à habits. Aux murs: un crucifix, des tableaux de saints ou de famille. Sur la table, une lampe allumée.

SCENE I

Paul, en habits de travail, est assis à gauche, occupé à faire de ces copeaux dont on allume le feu. Il est tout songeur. Mme Morin et Aglaé, assises au coin de la table, écosent des haricots.

Mme Morin. — A quoi penses-tu donc, Paul?

Paul (tressaillant, mais sans cesser son occupation). — A rien, maman.

Mme Morin. — Ah bah! Ce n'est pas possible de ne penser à rien, quand on ne dort pas, n'est-ce pas, tante Aglaé?

Aglaé (pleurnichant, ton: quelle gardera tout le long de la pièce). — C'est ma fine comme tu dis, la Rosalie, et, pour ma part, je songe à mon pauvre défunt, un si bon homme!...

SCENE II

Les mêmes, Elise

Elise (portant un plat en fer-blanc qu'elle pose sur la table et dans lequel elle met les haricots que les deux femmes ont jusqu'alors laissés à même sur celle-ci). — Hum! il vous rossait pourtant à sa guise, de son vivant!...

Aglaé. — Oh! peut-on dire? C'était la douceur même!...

Elise (s'asseyant aussi et se mettant aussi à écosser). — Facile à dire, maintenant qu'il n'est plus. Il s'est tellement fatigué à vous coigner dessus qu'il en est trépassé. (Les yeux au ciel, d'un ton narquois). — Que Dieu ait pitié de son âme!...

Mme Morin, à Paul. — Eh bien, Paul?...

Paul (sans cesser son occupation). — Quoi, maman?

Mme Morin. — Je te demande à quoi tu penses.

Paul. — Et je te réponds : à rien.

Mme Morin. — Et je te dis que ça ne se peut pas. (Elle se lève et va vers Paul sur la tête de qui elle met sa main). — Allons, le petit, ne t'en fais pas. Tu en trouveras une autre, va!

Paul (embarrassé). — Que veux-tu dire?

Mme Morin. — Crois-tu que l'on cache si facilement ses pensées à sa mère? T'imagines-tu que je ne sais pas que tu penses à cette mijaurée de Rose qui est en train, depuis quelques jours, de te préférer ce faquin de Comte de Gardin, parce qu'il a un auto, fume la cigarette, porte monocle et canne, en un mot, est un "môssieu"?

Paul. — Je t'en prie, maman....

Mme Morin. — Aussi, je te le répète, ne te fais pas tant de soucis! Il n'en manque pas de belles filles dans les environs! Tiens, justement, la Louise des Durantais va sur ses dix-huit ans. Elle a des yeux à la perdition de son âme, des dents mignonnes comme tout, et, lorsqu'elle rit, les fossettes de son menton et de ses joues sont à croquer. Tu ne trouves pas?

Paul (amusé). — Tu es bien gentille, maman, d'essayer à me distraire. (Il l'embrasse). Ne te fais pas de tintouin à mon égard, va. Je suis très jeune encore, et bien que j'aie pu songer un instant à épouser Rose (avec un soupir) si elle ne veut pas de moi, j'essaierai de me consoler. (S'efforçant d'être gai). Crois-tu que père aura assez de copeaux comme cela pour allumer son feu, demain matin?

Mme Morin. — Oui, bien sûr.... A propos, je trouve qu'il tarde bien à rentrer ce soir. Ce n'est pas dans ses habitudes. Les petits sont déjà couchés.

Aglaé. — Hum! il est comme tous les hommes d'aujourd'hui. Il aime à courir la prétentaine. Ah! ce n'était pas mon pauvre défunt qui aurait passé une soirée loin de chez lui!....

Elise. — Allez-vous bien vous taire!.... Comme si on ne savait pas qu'il buvait comme un trou, sept jours par semaine, et cinquante-deux semaines par année, votre cher défunt, comme vous l'appeliez!....

Aglaé. — Eh bé! s'il aimait sa p'tite goutte, le cher homme, c'était son affaire!....

Elise. — Personne ne lui en fait de reproche, tante Aglaé! Mais pour l'amour du ciel, laissez-le là où il est à cette heure!....

Aglaé. — Mon Dieu, ayez pitié de son âme!....

Paul (décrochant une lanterne et l'allumant). — Je vais aller soigner les chevaux, mère. Il est temps.

Elise (lâchant son ouvrage). — Je vais avec toi. (Elle va rejoindre Paul. Ils se préparent à sortir.)

Mme Morin. — Ne leur ménagez pas le foin, surtout. Dieu merci, nous en avons fait une bien belle récolte cet été, et il n'y a rien comme cela pour tenir les animaux en bon état pendant les gros travaux. Or, il y a encore pour plusieurs semaines de labour et de hersage cet automne. (Comme ils vont pour sortir). Voyez donc aussi à la litière de la caille et de son veau.

Paul (souriant). — Tu penses toujours à tout, mère. Sois tranquille, nous ne négligerons rien. (Ils sortent).

SCENE III

Mme Morin, Aglaé

Mme Morin (revenant à son travail, soupirant, à part). — Comprend-on cette Rose d'aller tout à coup faire attention aux avances de ce Gardin, un individu qui vient de je ne sais où, qui a le double de son âge bientôt, tout cela parce qu'il est habillé à la dernière mode, a les cheveux toujours bien peignés et qu'il porte un tas de bagues à ses doigts aux ongles toujours bien polis? Comme si c'est bon à quelque chose des êtres pareils? Par exemple, on dit qu'il a de l'argent en quantité et qu'il est Comte, et je ne sais quoi encore! La belle affaire! Le premier imbécile venu peut faire de l'argent: il n'y a qu'à l'aimer. Ce n'est pas cela d'ailleurs qui fait le bonheur! J'en prends les riches à témoin. Qu'elle est donc sotté! Un de ces quatre matins, son beau "Môssieu" cosmétiqué disparaîtra sans même lui faire ses adieux. Car si elle s' imagine qu'il va l'épouser!.... On les connaît ces êtres-là!.... Ça n'aime pas sérieusement, on sait bien!.... Et puis, son argent, il aura bientôt fait de fondre, peut-être!.... Une bien bonne fille, pourtant, cette Rose, et qui ferait une bien bonne femme pour mon Paul!.... Bah! patience, tout finira bien par s'arranger!.... (Se tournant vers la tante Aglaé qui depuis quelques instants dort sur son travail). — Eh! ma tante, il serait bien plus simple pour vous d'aller dormir dans votre lit, vous ne trouvez pas?....

Aglaé (se réveillant en sursaut). — Hein?.... Quoi?.... Ah! pourquoi m'as-tu réveillée? Je rêvais justement que mon pauvre défunt....

Mme Morin. — Bon! Qu'est-ce qu'il faisait encore votre pauvre défunt?.... Il vous assénait des coups de trique?....

Aglaé. — Mais non.... Il trébuchait sur le pas de la porte en rentrant une brassée de bois....

Mme Morin. — Il n'avait pas assez bu, sans doute. (On entend frapper). — Tiens, voici quelqu'un. Entrez!

SCENE IV

Les mêmes, le père Ulysse

Mme Morin. — Ah! c'est vous, père Ulysse?... Quel bon vent vous amène?

Ulysse (jovial, ton qu'il gardera tout le temps de la pièce, sauf dans les circonstances tragiques). — Ma foi, n'ayant rien de mieux à faire, j'ai profité du beau clair de lune qu'il fait pour venir bavarder un brin avec tante Aglaé.

Aglaé. — Ma foi jurée, j'ai ben besoin de vous voér, moé. Je m'endormais justement et j'allais me coucher. (Elle fait mine de se lever). Si vous croyez que je vais rester là à écouter vos sornettes!...

Ulysse (la forçant à se rasseoir). — Ne soyez donc pas si pressée, l'Aglaé. Il n'est encore que neuf heures et j'pouvons ben causer une escousse, viande de câline!...

Aglaé. — Oh! le blasphèmeux!... C'est pas mon défunt vieux qu'aurait fait cela!...

Ulysse (allumant sa pipe). — Laissez-le donc où il est, le bougre!... Y est ben!... Lui qui était paresseux que l'iable et qui aimait tant à rôtir les s'melles de ses souliers de boeu' au poêle, y doit y être à son affaire, à c't'heure!...

Aglaé. — Allez-vous ben vous taire, mauvaise langue que vous êtes!... Y en valait dix comme vous.

Ulysse. — Pour envaler du whisky blanc, j'dis pas. Pou' l'reste, par exemple!... (Se tournant vers Mme Morin). — Dites donc, Mâme Rosalie, paraît qu'y va y avoir du neu' bentôt dans la paroésse...

Mme Morin. — Quoi donc, père Ulysse? Mme Breton?...

Ulysse. — Ah oui! Son vingtième... Non, pas cela... Le Comte, qu'y z'appellent, y doit s'bâtir un'ben belle maison au village: \$5,000, qu'on dit.

Mme Morin. — Oui?...

Ulysse. — Et pis, un' grand' shed à machneries itou. Ça va faire boomer la "businiss", m'a dire comme on dit. A c'qu'y paraît qu'y doit faire venir plusieurs engines, des ortomobiles et un tas d'affaires de même. Y prétend qu'on est en r'tard par icitte: qu'y a pu' qu'cheu nous qu'on s'sert de boeufs et de jouaux pour travailler la terre et aller su' la route. Allez en Saskatchewan, qu'y leur z'y dit, vous verrez partout des engines dans les champs et des chars sur les chemins. La g'lazline, c'est ça qu'est le stuff!...

Mme Morin. — Et combien que ça coûte ces agrès-là?...

Ulysse. — Oh! pas cher: \$1,200, \$1,500.

Mme Morin (sursautant). — Hein?...

Aglaé. — C'est-y mon doux possible?... Tant de piasses que ça!...

Ulysse. — Y en a jusqu'à \$2,500.... Oh! mais, c'est qu'ça en fait du travail aussi!... Vous y mettez trois ou quatre charrues, deux ou trois brise-mottes, cinq ou six herse, et dans l'temps qu'ça prend pour le dire, un champ de plusieurs arpents est labouré, brisemotté, harsé, prêt pour la sümence. C'est merveilleux!... (Se penchant vers la tante Aglaé). — Dites, tante Aglaé, j'ai ben envie d'en ach'ter un pour les vingt âcres que j'ai d'cassés su' mon homestead. Qu'en pensez-vous?

Aglaé. — Eh! quoi c'que voulez qu'ça me fasse à moé?..

Ulysse. — Ça vous y fait beaucoup, pis' qu'on est pour s'épouser un d'ces quat'matins. (Il lui lance une petite bourrade).

Aglaé. — Allez-vous ben m'laisser, polisson!... V'la-t-y pas!... Comme si j'allais oublier si tôt mon cher défunt!... Oh! mon doux, mon doux, qu'y a don' du drôle de monde à c't'heure!...

Mme Morin. — Je veux croire que vous plaisantez avec ces machines dont vous nous parlez, père Ulysse. En tout cas, si elles peuvent avoir leur utilité sur de grandes fermes, je n'en vois guère ici où l'on pourrait les employer avec profit. Et puis, je ne sais pas, je ne suis pas bien savante; de mon temps, on n'allait guère à l'école, mais il me semble que ce-la prend des gens qui ont des connaissances spéciales pour mener ces affaires-là. Il faut avoir fait des études, quoi!...

Ulysse. — Ah ben oui!... Si vous entendiez parler le Comt', vous changeriez vite d'avis!... N'importe qui, dit-il, peut mener ça. Il suffit de tirer su' c't'affaire-là, de tourner celle-ci. Vous baissez un levier, vous en r'montez un autre; d'un pied vous déclanchez c'machin-là, de l'autre vous pesez su' c'truc-ci, et ça s'en va, pouf! pouf! pouf! c'est un vrai bonheur. Vous verrez, tante Aglaé, quand nous aurons l'nôtre. (Il la bourre comme tout à l'heure).

Aglaé. — A bas les pattes, malfaisant! C'est-y qu'on peut pu' être tranquille à c't'heure? Pu' y sont vieux, pu' y sont bêtes!... (On frappe à la porte).

Mme Morin. — Entrez! (Elle se lève et va ouvrir).

SCENE V

Les mêmes, Pierre et Jacques Hervé.

Mme Morin. — Entrez donc, messieurs. La bonne idée que vous avez eue là de venir!... On va pouvoir jaser!... Les veillées commencent à être longues, et maintenant que les

battages et les charrois sont finis, on a le temps de se visiter, pas vrai?... (Leur prenant leurs coiffures et leur offrant des chaises). — Pourquoi n'avez-vous pas amené Mme Hervé et Rose?...

Hervé. — Ma femme est un peu souffrante, et elle a trouvé que ce serait un peu loin à marcher. Alors Rose a décidé de rester à lui tenir compagnie.

Mme Morin. — Voyons, M. Hervé, on vous dit à l'aise, maintenant. Cette année encore, vous avez eu une abondante récolte... Vous pourriez bien acheter un buggy et un cheval de voiture pour promener ces dames!...

Hervé. — Je compte le faire cet automne, Mme Morin, une fois mes affaires réglées. Que voulez-vous, je suis de la vieille école, moi. Je déteste les dettes. Vous savez que je suis venu ici pour ainsi dire sans le sou. Le peu que je possède, je l'ai acquis à force de travail et d'économie. Vous comprenez que je ne pouvais songer à acheter des choses de luxe, tandis qu'il m'en manquait encore tant d'indispensables. C'est bon pour ceux qui, comme vous, ont les moyens.

Mme Morin. — Je vous admire, M. Hervé. Tout de même, il ne faut pas non plus être trop regardant. Le confort a sa place dans la vie, même sur la ferme.

M. Hervé. — Je ne dis pas non. Mais je suis bâti comme cela. J'ai les dettes en horreur.

Ulysse. — Et vous n'avez pas tort. C'était le grand principe des gens de notre temps, et l'on était tout aussi heureux que de nos jours, n'est-ce pas, ma future?...

Aglaé. — Oui... C'est ce que disait toujours mon pauvre défunt...

Ulysse. — Lui?... Mais il n'avait pas un sou à lui!...

Aglaé. — C'est possible, mais y n'avait toujours ben rien à personne.

Ulysse. — Pardine, qui qu'aurait voulu faire crédit à un' vieille baderne comme lui?...

Aglaé. — Ah! mon doux!... mon doux!... Si on peut dire!...

Hervé (à Mme Morin). — Monsieur Morin n'est pas encore rentré?

Mme Morin. — Pas encore. Mais il ne saurait tarder. Je l'attends d'une minute à l'autre.

Hervé. — Je l'ai vu au village, cette après-midi.

Mme Morin. — Oui, il y est allé pour affaires. Où l'avez-vous vu, M. Hervé?

Hervé. — Il était à l'agence de machineries du Comte de Gardin. Celui-ci lui montrait un de ces moteurs à gazoline qu'il a reçus ce matin.

Ulysse. — Ah! oui, ces fameuses machines qui vont

toutes seules? Qu'est-ce que vous en pensez de ces affaires-là, vous, M. Hervé?

Hervé. — En elles-mêmes, ce sont de très bonnes machines. Mais je ne les trouve pas adaptées au pays, et, de plus, je suis d'opinion qu'avant de faire une dépense aussi considérable que celle qu'elles nécessitent forcément, il est prudent de bien les comprendre. Il y a une grande différence entre ces moteurs dans la construction desquels il entre tant de pièces à mouvement délicat et rapide, et, par exemple, un semoir, où tout est simplement agencé, et va, en somme, lentement. Déjà, dans la lieuse, voyez, il y a des rouages bien compliqués que le premier venu ne comprend pas toujours suffisamment. Aussi est-ce une machine pas mal coûteuse d'entretien. Malheureusement, avec les grandes cultures que nous avons ici, il est impossible de s'en passer.

Mme Morin. — Je ne vous vois pas tout de suite achetant un de ces tracteurs, M. Hervé.

Hervé. — Je ne dis pas que je n'en achèterai point. Le jour où ma terre et celle de mon fils seront complètement défrichées, si j'ai de l'argent en réserve et si Jacques a pu passer quelques mois dans une école pour apprendre la partie technique du moteur à gazoline, il est bien possible que je me décide à en acheter un. D'ici là, les boeufs et les chevaux que j'ai feront très bien mon affaire et j'essaierai de m'en contenter.

Jacques (riant). — Seulement, je suis de l'avis de Mme Morin, tout à l'heure. Tu aurais pu, avant aujourd'hui, nous acheter une voiture légère, ainsi qu'un cheval ou deux d'allure un peu plus rapide que Bill et Ben.

Hervé. — Sérieusement, Jacques, pourquoi faire? Nous habitons à deux pas du village et de l'église; sauf ta mère, et encore... nous avons de bonnes jambes. Pourquoi ne continuerions-nous pas à nous en servir? Je veux dire tant que nous n'aurons pas entièrement prévu au strict nécessaire par ailleurs? Il fut un temps où les rois se promenaient en charettes à boeufs qui ne valaient pas les wagons dont nous nous servons sur nos fermes, et leurs sujets ne s'en portaient pas plus mal. Il ne faut jamais aller au-delà de ses moyens. Voilà le grand principe.

Mme Morin. — Après tout, je crois bien que vous avez raison. (On entend un ronflement d'automobile.) — Mais qu'est-ce que cela?

Jacques (à son père, dont le front se rembrunit). — Serait-ce le Comte de Gardin? (On distingue des voix d'hommes et de femmes au dehors. Mme Morin va ouvrir.)

Aglaé (se levant). — Je vais porter ces écoses dans la cuisine.

Ulysse. — Je vais vous aider.

Aglaé. — Je n'ai pas besoin de vous. Restez où vous êtes.

Ulysse. — M'éloigner de vous? Par exemple!...

Aglaé. — Qu'il est donc tannant!... (Ils sortent comme entrent Mme Hervé, Rose, le Comte de Gardin et Morin.)

SCENE VI

Mme Morin, Hervé, Mme Hervé, Rose,
le Comte de Gardin, Morin.

Le Comte de Gardin (s'inclinant). — Madame, je vous présente mes respectueux hommages. Je suis charmé de vous voir toujours en si excellente santé.

Mme Morin. — Donnez-vous donc la peine d'entrer et de vous asseoir. (Elle lui offre un fauteuil, et veut lui prendre son chapeau et son pardessus).

Le Comte (trop poli). — Oh! je ne souffrirai pas... (Il enlève lui-même son pardessus et le pend avec son chapeau. Pendant que Mme Morin s'occupe de Mme Hervé, il s'attentionne à Rose à qui il parle bas. Rose lui sourit, mais de façon embarrassée).

Mme Morin (à Mme Hervé). — Que je suis donc contente que vous soyez venue! On vous voit si peu!...

Mme Hervé. — Vous le savez, Mme Morin, je suis souvent souffrante, et vous comprenez que je manque parfois du courage qu'il faut avoir pour venir jusqu'ici à pied.

Mme Morin. — D'autant plus que le chemin n'est pas toujours des meilleurs. Il y a des ornières....

Mme Hervé. — ...des pierres, des souches.... et quand il pleut....

Mme Morin. — Je le disais encore à votre mari, tout-à-l'heure, il devrait vous acheter cheval et voiture.

Hervé. — Cela viendra.

Mme Hervé. — Je suppose, mais en attendant....

Le Comte. (Il laisse Rose qu'il a assise et à laquelle il a continué de causer à voix basse et revient vers les hommes. A Hervé et Jacques). — Ça va toujours comme on veut, M. Hervé, Jacques?.... (Poignées de mains).

Morin (aux mêmes). — Quel bon vent vous a amenés? C'est gentil d'être venus causer un brin. Où donc est tante Aglaé? Déjà couchée?

Mme Morin. — Eh! non. Elle est par là. Elle a de la compagnie.

Morin. — Le père Ulysse? Oh! mais ça va être une vraie veillée de famille à la mode d'en bas. Il faut aller les chercher, ces vieux. Et Paul, Elise?

Mme Morin. — Ils sont à l'étable. Ils ne vont pas tarder à rentrer.

Jacques (à Rose). — Si nous allions les chercher?

Rose (elle fait d'abord un mouvement pour se lever, puis son regard croise celui du Comte et elle garde son siège). — Je ne suis ni habillée, ni chaussée pour aller dans le fumier. Vas-y seul, Jacques.

Jacques (riant). — Oh! là, là. Ne dirait-on pas?

Le Comte. — Je trouve que mademoiselle a parfaitement raison.

Jacques (riant toujours). — Mais rien ne la force d'entrer à l'étable.

Le Comte. — Ça ne fait rien. On ne sait jamais, autour de ces endroits!...

Jacques (à part). — Toi, tu me portes sur les nerfs, je ne te dis que cela!... Gommeux, va! (Il sort).

SCENE VII

Les mêmes, moins Jacques.

Morin. — Ah! bien, lavielle, puisque nous voilà une "bunch" d'amis réunis, qu'est-ce que tu dirais si je te demandais de nous faire quelques beignes et une tasse de café?... Hein?

Le Comte. — Mme Morin, je vous en prie, ne vous donnez pas cette peine. Moi, d'abord, il faut que je rentre... les affaires.

Morin. — Bah! bah! bah!... une fois n'est pas coutume. Les affaires attendront.

Mme Hervé (à Mme Morin). — Nous allons vous donner un coup de main. Tu viens, Rose? (Elles entrent dans la cuisine).

SCENE VIII

Le Comte, Morin, Hervé.

Le Comte (bas). — Eh! bien, Morin, avez-vous repensé à ma proposition de tantôt?

Morin (de même). — Je ne fais que cela. Mais je crains malgré tout que ce soit me lancer un peu vite. Voyez-vous, Monsieur le Comte, nous, habitants, nous n'avons qu'une éducation très rudimentaire. A la petite école où j'ai été en bas, je n'ai guère appris qu'à lire et à écrire, et un peu à compter. J'ai quitté la classe que je n'avais pas encore dix ans, et depuis lors, à part mon paroissien et de loin en loin une gazette, je ne lis pas souvent, j'écris encore moins. Il me

semble donc que je ne suis guère fait pour manoeuvrer des machines comme celles-là avec lesquelles, vous me le montriez encore tout à l'heure, il y a tout un tas d'instructions à apprendre... et qui coûtent si cher.... (Ici, Hervé, évidemment gêné qu'on ne s'occupe pas de lui, se met à parcourir un journal qui traînait sur un meuble).

Le Comte. — Elles coûtent cher, c'est vrai, mais voyez donc l'ouvrage que vous allez pouvoir faire avec. Au lieu d'un acre tout au plus de cassage, de trois de labour, par jour, ça va être des cinq ou six acres d'un côté, des dix de l'autre. Mais, mon bon ami, dans le temps de le dire, vous auriez toute votre terre en culture. Ah! Durantais, lui, n'est pas si craintif, et déjà il a retenu la sienne.

Morin (sursautant). — Durantais en a acheté une? (Visiblement gêné, Hervé se lève, repose son journal et entre à la cuisine).

SCENE IX

Le Comte, Morin.

Le Comte. — Ne vous l'avais-je pas dit? C'est son garçon qui va la mener.

Morin. — Paul est aussi capable que lui... Oh! pour ça, oui, lui, il est bien capable!... Tenez, son bicycle, il l'a arrangé plusieurs fois tout seul. Et le "binder", donc, il en connaît toutes les pièces comme si c'était lui qui les avait mises en place.

Le Comte. — Eh! bien, mais, voilà une affaire bâclée, n'est-ce pas? Vous ne voudriez pas que Durantais fût le seul à avoir un tracteur, voyons! Votre ferme est aussi grande que la sienne?....

Morin (se rengorgeant). — Plus grande. On a trois quarts, nous autres.

Le Comte. — Il n'y aurait pas de bon sens à vous laisser "biter" par lui.

Morin. — Il ne me "bitera" pas non plus, batèche, non... Alors, vous dites que ça vaut \$1,200 un tracteur de même?.... Combien cash?....

Le Comte. — Parce que c'est vous, on va dire moitié comptant. Ça vous va-t-il?

Morin (se grattant la tête). — C'est que je n'ai pas l'argent, voyez-vous. Cet automne, j'ai eu bien des affaires à rencontrer. J'ai construit une grange neuve, cet été; au prix où en sont rendus les matériaux, ça me coûte les deux yeux de la tête. Heureusement que j'ai eu une assez belle récolte et que le prix a été assez bon!

Le Comte (qui a tiré son canif et se fait les ongles). — Vous avez les patentes de vos trois terres?

Morin. — Ah! pour ça, oui, trois patentes bien claires. Voulez-vous les voir? (Il fait le geste de vouloir se lever).

Le Comte (le faisant rasseoir). — Ça n'est pas nécessaire. (Après un silence). — Qu'est-ce qui vous empêche d'emprunter?

Morin (bondissant). — Un mortgage!... Jamais de la vie! Ça, c'est la dernière chose que vous me verrez faire.

Le Comte. — C'est dommage! J'aurais aimé à vous voir parmi les premiers à vous servir d'un de ces tracteurs. Ça vous appartenait, à vous, un des notables de la place, marguillier, conseiller... Tandis que Durantais...

Morin (faiblissant). — D'ailleurs, qui est-ce qui me prêterait le montant nécessaire?

Le Comte (toujours occupé à ses ongles). — Il y a le vieux Moise.

Morin. — Le Juif?... Vous voudriez...

Le Comte. — Pourquoi pas?... L'argent n'a pas de nationalité, ni d'odeur.

Morin. — Ça, c'est vrai... Mais il doit demander des intérêts formidables?

Le Comte. — Mais non, au contraire, ses taux sont plus bas que ceux des Compagnies d'hypothèques. Figurez-vous qu'il ne demande que sept.

Morin. — En effet, sept, ce n'est pas cher. Et... vous croyez que je pourrais avoir \$600 de lui?...

Le Comte. — Sans la moindre difficulté. (Il plie son canif et le remet dans sa poche). Seulement, écoutez. A votre place, je prendrais un peu plus, mille, par exemple. On ne sait jamais. Il peut se présenter une bonne occasion. Il est toujours bon d'avoir quelques piastres devant soi.

Morin (musant). — A sept pour cent, on ne risque pas grand'chose. On peut prêter à d'autres à un taux plus élevé, au besoin.

Le Comte. — Justement. (A part). — Ça mord!...

Morin. — Et... vous dites que le Juif?...

Le Comte. — Attendez. Vous avez le téléphone? Je vais lui téléphoner et il sera ici le temps de le dire. (Il va pour aller au téléphone).

Morin. — Une minute. Je ne voudrais pas que les autres le voient. Après qu'ils seront partis... ou même demain...

Le Comte. — Il serait trop tard... Il pourrait même bien ne plus avoir la somme nécessaire... Il m'a parlé cette après-midi d'un prêt qu'il devait faire... (A part). — Il faut battre le fer tant qu'il est chaud. (Haut). — Et puis, c'est tout juste si je vais pouvoir l'avoir à son bureau maintenant.

Je vais simplement lui dire d'être ici avec le notaire.... Voyons, il est 9 h. 30.... disons 10 h. 30. Ça vous va-t-il?...

Morin. — Heu!.... Oui!.... C'est bon!.... En tous cas, si les autres ne sont pas partis, on pourra toujours le voir à côté.

Le Comte (au téléphone). — Pardi! (Il sonne et décroche le récepteur). — Allô!.... Three, seven, please.... Yes, three seven.... Allô!.... C'est vous, M. Rudolf?.... C'est de Gardin qui vous parle.... Je suis chez Morin.... (Plus bas). — Une affaire pour vous.... Pouvez-vous venir avec Loiseau?.... Tout de suite?.... Très bien, à tout-à-l'heure. (Il reprend le récepteur).

Morin.—Tout de suite?.... Mais nous avons dit 10 h. 30.

Le Comte. — Tiens, c'est vrai, je n'y ai plus pensé. Mais quoi, ce sont deux braves gens. Ils se joindront à nous, pas vrai? Plus on est de fous.... (Il rit).

Morin (riant aussi). — ...plus on rit. (On entend rire au dehors). — En attendant, voilà déjà nos jeunes gens qui s'en paient. Que c'est beau la jeunesse, hein, M. le Comte?....

Le Comte (soupirant). — A qui le dites-vous?

SCENE X

Les mêmes, Paul, Jacques et Elise

Jacques et Elise font irruption. Jacques a les yeux bandés. Elise lui a mis son tablier et elle le conduit, les cordons servant de guides.

Elise.— Hue, ha!.... non, dgi!.... back!.... Attention donc, vous allez renverser la table!.... Oh!.... oh!.... oh!.... (N'apercevant que Morin et le Comte). — Tiens, où sont-ils donc tous partis, les autres?.... Moi qui comptais faire un tel effet avec mon coursier à deux pattes.... et aveugle!....

(Jacques enlève son bandeau, empoigne Elise et essaie, sans succès, de l'embrasser). — Tiens, toi.... Tu ne l'as pas volé, celui-là....

Elise (lui administrant une maîtresse gifle). — Et toi, celle-là, donc.... (Elle se dégage et se sauve vers la cuisine, poursuivie par Jacques. Ils sortent. On les entend encore rire et se quereller un moment. Pendant ce temps, Paul a pendu la lanterne et enlevé son paletot).

SCENE XI

Les mêmes, moins Jacques et Elise

Morin (va vers la cuisine et appelle). — Eh! vous par là, il ne faudrait pas que la façon de quelques beignes et

d'une "quart" de café vous empêchât tout-à-fait de venir fumer avec nous. Il faut qu'on s'amuse: arrivez, arrivez!....

Des voix (dans la coulisse). — On y va, on y va!....
(Morin redescend et se met à ranger les chaises).

Morin (ainsi occupé). — Une bonne veillée canadienne, c'est ça que j'aime. Vous ne connaissez pas ça, vous, M. le Comte. Vous allez voir comme on sait s'amuser. Si seulement il y avait une goutte à boire! Mais, patience, ça s'en vient là; on va leur conter ça l'année prochaine à ces hypocrites qui boivent de l'eau par devant et se saoulent comme des Polonais par derrière. (Il a parlé tout en rangeant les chaises et pendant que le reste des personnages rentrent de la cuisine et s'assoient).

SCENE XII

Les mêmes, Mme Morin, Mme Hervé, Elise, Rose,
Jacques, Aglaé, Ulysse, Hervé.

Aglaé. — Mais, mon doux, encore une fois, allez-vous ben m'laisser tranquille, vieux v'limeux! J'vous dis qu'il est donc endévant, c'vieux grigou-là!....

Ulysse. — Eh! à vos côtés, ma chère, je me sens comme j'étais à vingt ans. Pour un peu, je sauterais. (Il esquisse quelques pas de gigue). — Venez voir. (Il la saisit à bras le corps). — Houp-là!....

Aglaé (se débattant). — Sautez tout seu', vilain démon que vous êtes!....

Elise (à Jacques). — Alors, Monsieur est toujours fâché?....

Jacques. — Très....

Elise. — Une gifle de femme?.... C'est une caresse!....

Jacques. — Hum!.... Il est permis de différer d'opinion!
(Il se frotte la joue).

Elise. — Oh!....

Morin. — Allons, allons, asseyons-nous tous, et pendant que les beignes cuisent et que le café bout, on va avoir du "fun"!....

Ulysse. — Voilà qui me va.... Si on jouait.... si on jouait.... (Faisant du coude à Aglaé)à pigeon-vole.... à cause des gages?....

Mme Morin. — Chantons plutôt. Vous, M. le Comte, vous devez en savoir de belles chansons nouvelles....

Rose. — Oh! oui, chantez donc, M. le Comte....

Le Comte. — Je suis au désespoir d'avoir à me récuser: je ne sais rien, absolument rien. Mais qu'on entonne quelque chose à refrain, et je tâcherai de faire ma part avec les autres.

Rose. — Eh bien, Paul, alors....

(Tous). — Oui, oui, Paul, Paul....

Paul s'exécute sans se faire prier, et chante "A la Claire Fontaine", puis "Un Canadien Errant". Morin, sans se faire inviter, entonne "Vive la Canadienne". Vers le milieu de sa chanson, on entend d'abord un ronflement d'automobile, puis frapper à la porte. Sans interrompre le chant commencé, Mme Morin va ouvrir et paraît un peu étonnée en apercevant le Juif et le notaire. Morin se lève à son tour, et pendant que la chanson continue, prend les coiffures et les pardessus des deux hommes et les fait asseoir, non sans qu'ils serrent les mains de droite et de gauche.

SCENE XIII

Les mêmes, le Juif, le notaire

Morin. — Messieurs, vous ne pouviez mieux tomber. Vous voyez, en est en train de se réjouir un brin. Je suppose que vous n'avez pas d'objection à vous unir à nous?....

Le notaire. — Pas la moindre objection, mais....

Le Comte (lui chuchote quelques mots à l'oreille).

Le notaire. — C'est parfait... Continuez, continuez... N'est-ce pas, M. Rudolf?....

Le Juif. — Gomme tong!....

Morin. — Eh! la vieille! tes beignes et ton café doivent être à point. Fais-nous les donc voir. Pendant ce temps-là, le père Ulysse, qui en grille d'envie, va nous en chanter une.

Ulysse chante "Alouette". On passe les gâteaux, le café: on mange, on boit pendant qu'Ulysse chante, repris en chœur "Boire un petit coup". D'autres chants, ad libitum, s'exécutent, tous à refrain. On pourra aussi ajouter des danses, etc.

Hervé (se levant). — Certes, on ne s'ennuie pas chez vous, voisin, mais l'heure s'avance. Je suppose que ces Messieurs sont venus pour affaires. Nous allons nous retirer.

Le Comte (empressé). — Je vais vous reconduire. (On se rhabille, on se salue. Pendant ce temps Paul a réussi à rencontrer Rose seule).

Paul (tristement). — Alors, c'est fini, nous deux?.... Plus jamais, jamais?....

Rose. — Voyons, Paul, pourquoi prendre si mal les choses? Nous resterons amis.

Paul. — Oh! que tu me fais mal!.... Moi qui t'aime tant!.... qui faisais de si beaux rêves.... pour le temps où nous serions unis.... pour toujours.... et il a fallu que cet homme... (Designant le Comte) ...vint se mettre entre nous....

Rose. — Que veux-tu?.... Il en est ainsi dans la vie....

On ne sait jamais où l'on va.... Hier, moi-même.... Aujourd'hui.... Allons, bonsoir.... (Elle lui tend la main et sort).

Paul (à part). — Cet homme.... je le hais.... je....

(Reconduite des visiteurs. Pendant ce temps, Morin, le Juif et le notaire se rencontrent et se parlent, d'abord à voix basse, pendant ce qui précède, puis quand la sortie est finie, les uns reconduisant les autres, au milieu des "bonsoir", "venez nous voir", "portez-vous bien", etc., la conversation continue à voix haute. Aglaé et Ulysse disparaissent à la cuisine).

SCENE XIV

Morin, le Juif, le Notaire

Le Juif. —et buis, fous gombrenez, l'archant, il est drès rare, et moi-même, bour en affoir, che zouis opliché te bayer drès jer....

Morin. — Mais M. le Comte n'avait dit que vous ne preniez que sept?....

Le Juif. — Et il tissait frai, le jer ami. Mais za z'est guand la zomme elle est drès vorde: zing, ziz mille biastres, mais mille, touze zan, z'est tivérant.... et che beux bas vaire àmoins te neuve pour zan.

Morin (plaidant). — Voyons, soyez raisonnable. Disons huit.

Le Juif. — Che fas fous vaire une brobosition: che fas fous bréder teux mille biasdres à houit pour zan.

Morin. — Mais je n'ai pas besoin de deux mille piastres. Que voulez-vous que j'en fasse?

Le notaire (obséquieux). — On a toujours besoin d'argent, Monsieur Morin. J'en connais dans le pays qui seraient aux anges qu'on leur en offrît aussi facilement. Combien en voudraient qui ne peuvent en avoir ni des particuliers, ni des Compagnies. Avec de l'argent, on fait de l'argent, que diable! Regardez Durantais qui a emprunté, lui, il y a quelques années, et qui a remboursé cet automne; le voilà qui a tracteur, automobile à présent.

Morin. — Comment? Il a acheté un automobile aussi?

Le notaire. — Certes, un "Studebaker" dernier modèle, six cylindres. Vous ne l'avez pas vu?

Morin (au Juif). — C'est bien. Je prendrai \$2,000. (Il va chercher ses patentes).

Le Juif (riant). — Che me tissais auzi: Guel trôle t'homme gui revusse l'archant gu'on lui ovre! M. le nodaire fa nous brébarrer les bedits babiers. (Pendant que le notaire écrit, le Juif compte les billets. Mme Morin, Paul et Elise rentrent de reconduire les visiteurs).

SCENE XV

Les mêmes, Mme Morin, Paul, Elise

Mme Morin. — Que faites-vous donc là ?

Morin. — T'occupe pas, la vieille. Tu sais que j'ai toujours bien mené les affaires. Tu vas les voir ronfler à partir d'aujourd'hui. L'année prochaine, il n'y en aura pas un dans le pays qui pourra lever la tête plus haut qu'Isidore Morin. Pour faire de l'argent, il faut de l'argent, pas vrai ? Je vais en avoir de l'argent. (Au notaire qui lui présente la plume). — Où est-ce qu'il faut que je signe ? (Le notaire lui montre, il signe). Bien, c'est fait. (Il rit). C'est plus dur que de manier une fourche. Tiens, la vieille, à ton tour.

Mme Morin. — J'ai confiance en toi, mon homme. Tu as toujours bien fait les choses. Je signe les yeux fermés. (Elle signe).

Le notaire (au Juif). — Tout est en règle. J'ai les patentes. Vous pouvez payer.

Le Juif. — Voilà les teux mille biastres.

Mme Morin (estomaquée). — Que veux-tu faire de tout cela, mon doux Jésus !

Morin. — Ah ! Durantais, tu as un tracteur, un automobile ! On va voir si l'on ne peut en avoir nous aussi !....

Mme Morin (épouvantée). — Quoi, c'est pour cela ?....

Elise (sautant de plaisir). — Oh ! maman, que je suis contente !.... On va pouvoir se promener en auto.... comme M. le Comte !....

Paul (à part). — Un automobile !.... Mais alors.... qui sait ?.... Rose ?....

RIDEAU.

ACTE DEUXIEME

Même mise en scène que pour le premier acte. Dix mois plus tard.
On pourra varier un peu la disposition des meubles.

SCENE I

Morin, au téléphone

Morin. — C'est bien, M. le Comte, mon char est à la porte, je serai au village dans cinq minutes. A tout-à-l'heure... (Il pend le récepteur et redescend, l'air songeur).
— Que me veut-il encore?... Cet homme et le vieux Moïse vont finir par me mettre sur la paille, s'ils continuent... (Il regarde de bord et d'autre d'un air inquiet, puis se dirige vers le placard, l'ouvre, regarde de nouveau autour de lui, atteint une bouteille et un verre, se verse une rasade qu'il avale vivement d'un trait. Cela fait, il décroche son cache-poussière, se coiffe de sa casquette et se prépare à sortir au moment où Jacques entre avec un harnais sur le bras).

SCENE II

Le même, Jacques.

Jacques. — Bonjour, M. Morin... La Gritte vien de faire des siennes, juste devant votre porte, et j'entre voir si vous ne pourriez pas me prêter une alène et un peu de fil poissé pour arranger ce harnais qu'elle a brisé.

Morin (froidement). — Tu trouveras tout ce qu'il te faut dans cette boîte. Excuse-moi, je suis obligé de sortir. (Il sort).

SCENE III

Jacques seul.

Jacques. — Hum! il n'est guère jovial aujourd'hui, le père Morin! Depuis quelque temps il a perdu toute sa gaîté et je ne sais ce qu'il a contre moi, mais il me parle plutôt froidement. Ça n'avance pas mes affaires avec Elise, tout cela... (Ronflement d'automobile qui démarre. Tout en parlant, Jacques a trouvé ce qu'il lui faut et s'est installé à raccomoder son harnais).

SCENE IV

Jacques, Elise.

(Pendant que Jacques est ainsi occupé, Elise entre, s'approche à pas de loup derrière lui, lui met les deux mains sur les yeux, et....)

Elise. — Coucou!....

(Jacques lâche son harnais et essaie de lui attraper les mains. Elle se sauve. Au même instant entrent Ulysse et Aglaé. Ulysse a un écheveau de laine aux mains qu'Aglaé pelotonne.)

SCENE V

Les mêmes, Ulysse, Aglaé.

Ulysse. — Bon, assisez-vous, ma toute belle, et moé je m'installe à vos pieds. (D'un pied il atteint un tabouret sur lequel il s'accrochait). — Comme "l'homme-au-nid" de mon saint pa'tron aux pieds de Mâme Circé.

Aglaé (tout en s'asseyant). — Quoi ce que c'est encore que c't'histoère-là?....

Ulysse. — Vous savez pas?.... Ben, Mâme Circé, alle avait des pourceaux, sous vot' respect!....

Elise (à Jacques). — Que vous est-il donc arrivé?

Jacques. — C'est la Gritte à qui est venue l'idée de ruer et de briser son harnais juste à la porte de chez vous!....

Elise (prenant son panier à ouvrage et se mettant à reprendre des bas, tout en regardant Jacques d'un air narquois). — Ouais?.... Je soupçonne son charretier d'y avoir aidé un peu et de s'être servi du fouet, à dessein, plus que de raison. Ça n'est pas votre avis, tante Aglaé?

Aglaé. — Les hommes, c'est si tannant! (A Ulysse qui la bourre). — Vous, si vous continuez, je vous envoie promener avec mon pied quéqu'part.

Ulysse (riant aux éclats). — J'voudrais ben voir c'miracle-là. C'est tout juste si vous pouvez bouger de vot'chaise.

Aglaé (remuant les mains). — Ah! mon chéti, tu va' ouére!....

Jacques à Elise (souriant et bas). — Alors, tu crois?....

Elise. — Je ne crois rien, je suis sûre.

Jacques. — Et quand cela serait? (Se rapprochant d'elle). — Dis donc: ils sont drôles, les deux vieux (avec un geste à l'adresse d'Ulysse et d'Aglaé), mais j'aimerais autant les voir ailleurs.

Elise. — A cause?....

Jacques. — On serait plus à l'aise pour parler, pardi!

Elise. — Laisse-moi faire. (Elle se lève et va à la fenê-

tre). — Tante Aglaé!... Toutes les oies et toutes les poules qui sont dans votre jardin! Il ne va plus rien en rester si on ne les chasse pas. — (Saisissant un balai). — J'y cours. — (Pendant qu'elle a parlé, Aglaé et Ulysse se sont aussi levés et ils sortent derrière elle précipitamment. Jacques se lève à son tour et va regarder par la fenêtre. Il rit).

SCENE VI

Jacques seul.

Jacques. — La petite menteuse! Il n'y a pas plus de poules et d'oies que sur ma main. Mais du pas que marchent les deux vieux et avec la vue basse qu'ils ont, avant qu'ils soient rendus au bout de l'enclos et revenus, il se passera bien vingt minutes, et en vingt minutes on peut se dire bien des choses!

SCENE VII

Jacques, Elise, rentrant tout essoufflée.

Elise. — Là, voilà les deux vieux éloignés. Qu'est-ce que vous avez à me dire, Monsieur?

Jacques veut l'attirer à lui. Elise résiste. Jacques suppliant. — Voyons, puisqu'on est fiancés!

Elise. — Jacques, vaut mieux pas.

Jacques (avec regret). — Oh!... Alors, c'est dans quinze jours qu'on se marie?

Elise (qui a repris son travail). — Jacques, j'ai du mal à y croire.

Jacques (inquiet). — Mais... ton père?...

Elise (d'un ton décidé). — Oh! je m'en charge d'ici là.

Jacques. — Et... tu es toujours bien heureuse?...

Elise. — Pourquoi sans cesse me demander cela?

Jacques. — Pour le plaisir de te l'entendre répéter et pour me confirmer dans mon propre bonheur, car il y a des moments où j'ai du mal à y croire. Tu m'aimes bien?...

Elise. — Oui, Monsieur, on vous aime, on vous aime beaucoup même. S'il n'en était pas ainsi, est-ce que nous nous donnerions le mal d'éloigner les oreilles importunes, quand bien même pour cela il faille faire un petit mensonge.

Jacques. — Oh! si petit! (Allant à la fenêtre). — D'ailleurs, ils aiment cela aussi, être seuls, les deux vieux. Regarde-les.

Elise (regardant entre ses doigts). — Peut-on?... A leur âge?...

Jacques. — Ça m'en met l'eau à la bouche. (Il veut l'embrasser).

Elise (souriant). — Non, Jacques!...

Jacques (soupirant). — C'est si bon!... Oui, il y a des fois où je regrette de ne pouvoir mieux t'exprimer tout mon amour, ma petite Elise. Je voudrais avoir beaucoup d'éloquence, être capable de faire de beaux vers, pour te dire comme je le ressens tout ce que je ressens. Te rappelles-tu la première fois que nous nous sommes rencontrés?... Il y a un peu plus de quatre ans?...

Elise. — Quatre ans, déjà!...

Jacques. — C'était un jour de grande fête, la Pentecôte, je crois, à la sortie de l'église. Une belle journée d'été! Il ne faisait pas trop chaud, juste bon. Une brise légère remuait à peine les herbes et les feuilles. Les oiseaux piaillaient en se poursuivant autour du clocher, les fleurs embaumaient, épandant leurs parfums les plus subtils.

Elise (moqueuse). — Attention, Jacques, tu vas te tromper en voulant me réciter ces jolies choses que tu as dû avoir apprises dans je ne sais quel guide des amoureux.

Jacques. — Méchante!... Eh bien non, Mademoiselle. Je n'ai appris cela nulle part.

Elise. — Ça te vient tout seul... comme ça?

Jacques. — Absolument.

Elise. — Oh!... Continue, alors.

Jacques (interloqué). — Je ne puis plus...

Elise. — C'est dommage!...

Jacques. — C'est de ta faute aussi...

Elise (lâchant son ouvrage et se rapprochant de lui, contre qui elle se serre). — Et puis, ça n'est pas nécessaire. Eh bien oui, nous nous aimons, nous nous aimons même beaucoup. C'est curieux!... Et je me rappelle très bien ce jour dont tu me parles, et bien d'autres encore. Tu as été un amoureux modèle, très tendre (espègle) trop tendre, quelquefois...

Jacques. — Si on peut dire!...

Elise. — C'est comme cela!... Nous autres femmes, Un peu de rudesse, parfois, nous ne détestons pas cela...

Jacques. — Drôle d'idée!... Et... c'est pour cela que tu me giflais quand je voulais t'embrasser?...

Elise. — Ben, oui!...

Jacques. — Si j'avais su!... (A part). — C'est bon à savoir!...

A ce moment, Ulysse et Aglaé attirent leur tête par la porte, observent et écoutent curieusement.

SCENE VIII

Jacques. — Et moi qui suis si.... si tendre, comme tu dis, tu consens à m'épouser tout de même?....

Elise. — C'est qu'un coeur de femme, c'est aussi un abîme de contradiction.

Jacques (émerveillé). — En voilà des grands mots!.... Où les as-tu appris?....

Elise. — Que vous importe, si l'on vous aime, Monsieur? (Elle se serre davantage contre lui). — Dire que dans quinze jours....

Aglaé. — Dites donc, les tourtereaux, vous en avez du toupette, par exemple, de nous faire aller au jardin pour rien.

Elise (se levant vivement). — Hein?.... Quoi?.... Pour rien?.... (A la fenêtre). — Bien, tenez, cette fois, ce n'est pas de la blague: ce sont les arrière-petits-neveux des pourceaux de Mme Circé, dont parlait le père Ulysse tout-à-l'heure, qui sont en train de retourner vos betteraves. (Les deux vieux regardent par la fenêtre et ressortent en agitant les bras). Elise, revenant à Jacques. — Alors, notre maison, elle avance?....

Jacques. — Encore huit jours, et tout sera fini. Une cuisine, une salle commune et deux chambres à coucher, une pour nous, l'autre pour les gens qui viendront nous voir.... en attendant.... (Il lui parle à l'oreille).

Elise. — Vas-tu bien te taire!....

Jacques. — Tu.... n'en veux pas?....

Elise. — Je ne dis pas cela, mais....

Jacques. — Un ménage sans enfants, tu sals, ça n'est pas un ménage....

Elise. — Qui te dit le contraire?.... (Se rebiffant). — Apprenez, Monsieur, que ma mère en a eu dix-huit....

Jacques. — Et le dernier a à peine deux ans....

Elise. — Alors?....

Jacques. — Tu es un amour de petite femme, Elise....

Elise. — Et toi, un grand benêt, mais qui fera, je crois, un gentil mari. (Mme Morin entre). — Voici maman.

SCENE IX

Les mêmes, Mme Morin.

Mme Morin. — Bonjour, Jacques.

Jacques. — Bonjour.... (avec hésitation).... maman....

Mme Morin. — A la bonne heure!.... Ça me fait plaisir de m'entendre appeler ainsi. Alors, ça va toujours comme vous voulez?....

Jacques. — Oui... seulement (regardant Elise tendrement), je voudrais être de quinze jours plus vieux.

Mme Morin. — Ne soyez pas si pressé, ça viendra assez vite. Et votre père, toujours aussi content de ses récoltes?...

Jacques. — Mais oui, mad... (sur un geste de Mme Morin)... maman... Nous allons avoir fait pas mal d'argent, cette année, et ça n'est pas malheureux, car il ne nous en reste plus beaucoup. La construction de notre petite maison et celle de la grange de papa vont nous avoir pris toutes nos économies...

Mme Morin. — Mais toutes ces veillottes de gerbes dans vos champs, ces meulons près de vos graineries représentent une grosse somme, et une fois tout cela battu, vous allez avoir une petite fortune en mains... (soupirant)... et pas de dettes... ce qui n'est pas notre cas à nous...

Jacques. — Mais vous avez une belle récolte, aussi...

Mme Morin. — Je ne dis pas... bien qu'elle soit loin d'être aussi belle que la vôtre... Mais une fois tout ce que nous devons payé, que va-t-il nous rester?... Moins que rien!

Jacques. — Il vous restera toujours bien vos terres... votre roulant?...

Mme Morin. — Tout est hypothéqué au vieux Moïse...

Jacques. — Vous allez pouvoir le payer?

Mme Morin. — Hélas!...

Elise. — Comme tu dis cela, mère... En douterais-tu?...

Mme Morin. — Mes pauvres enfants, je suis bien malheureuse... Depuis ce jour, il y a bientôt un an, vous vous en souvenez peut-être, où ton père, Elise, a fait cet emprunt au Juif... pour acheter ce tracteur qui nous sert si peu... et cet automobile qu'il a abîmé en culbutant en bas de la chaussée... quelques jours seulement après l'avoir eu... et pour lequel il a dépensé tant d'argent en réparations de toute nature... je ne suis plus au courant de ce qu'il fait. Il passe presque toutes ses journées au village en compagnie du Comte de Gardin qui a fini par se l'associer je ne sais comment et pour quelle affaire, et lorsqu'il rentre, il est toujours sombre. Il ne parle pas, mais je soupçonne bien que ça va mal. Au commencement, c'était tout rose, il causait continuellement de l'argent qu'il faisait, de ses projets pour l'avenir; puis, petit à petit, tout a changé de figure... et il ne dit plus rien... Mais un homme a beau faire, il ne saurait tout cacher à une épouse, à une mère... Je suis très inquiète.

Elise (allant à sa mère). — Pauvre chère maman!...

Mme Morin. — Ah! que n'avons-nous imité votre père, Jacques? Comme il connaît, comme il mène bien son affaire! Pas d'excès, pas d'extravagance, pas de tracteur, pas d'auto-

mobile: des terres, des bâtiments, un roulant sur lesquels il ne doit pas un sou!....

Jacques. — Oh! nous avons nos soucis, aussi, allez.

Mme Morin (étonnée et incrédule). — Que peuvent-ils être?

Jacques. — Ce n'est pas sans peine, voyez-vous, que mon père maintient cette ère d'économie qui, comme vous dites, nous réussit si bien! Ma mère, ma soeur sont constamment après lui pour le faire changer de manière d'agir, de système, comme elles disent.

Mme Morin. — Heureusement vous êtes là pour l'appuyer....

Jacques (souriant). — Oui, mais, des fois, je suis un peu tenté moi-même de me ranger du côté de ma mère, de ma soeur: je trouve qu'il exagère un peu....

Mme Morin. — Vous auriez tort. Votre père est la prudence même, Jacques, et de nos jours c'est une grande, une très grande qualité. Il est préférable d'exagérer de cette façon que de l'autre.

Elise. — C'est bien aussi mon avis.

Mme Morin. — Et... il est toujours question, pour Rose, d'épouser le Comte de Gardin?....

Jacques. — Hélas!....

Elise. — Pauvre Paul!....

Jacques. — Dieu sait pourtant qu'il ne nous revient ni à mon père ni à moi, ce fameux Comte, et que nous préférions mille fois voir Paul entrer dans la famille. Mais maman continue à en être entichée au-delà de toute raison. Par exemple, je ne sais pas, mais il me semble que plus approche le moment pour Rose de joindre sa destinée à celle de cet homme, plus ma soeur paraît perdre de l'enthousiasme des premiers jours. Je les soupçonne même de s'être querellés.... Vrai, je crois bien que ça ne va plus.... et si ce n'était maman....

Elise. — Mais alors, Paul pourrait en somme avoir quelque espoir?

Jacques. — Ma foi.... je le crois....

Elise. — Quel bonheur!....

SCENE X

Les mêmes, Aglaé, Ulysse.

Aglaé. — Taisez-vous, vieux fou, vous ne savez ce que vous dites.

Mme Morin. — Bon, voilà encore nos amoureux qui se chicanent! Ils n'ont jamais fini. (A Ulysse). — Qu'y a-t-il, père Ulysse?

Aglagé. — Figurez-vous qu'il veut absolument me faire accrère qu'on est mieux en c'pays perdu du Manitoba que dans la province de Québec. Moé, j'y dis que c'est pas vrai.

Ulysse. — C'est pourtant ben simple. Icitte on a aussi facilement une demi-section de bonne terre, c'qui veut dire près de quatre cents arpents, qu'en bas trente ou quarante arpents. Et quéqu'vous voulez qu'un homme y fasse avec un' si p'tit' terre que ça?... T'nez, mon bonhomme de père y avait trente-cinq arpents su' l'rang d'la Rivière Noère dans Beauharnois: on était vingt-quatre enfants: c'est à peine s'y avait assez d'place pour nous coucher tous boutte à boutte!...

Mme Morin (souriant). — Tout le monde n'a pas vingt-quatre enfants.

Ulysse. — Non, mais tout le monde devrait les avoére. Et sous c'rapport, j'vous félicite ben, même Rosalie, vous faites ben vot' devouére. Encore quat' cinq ans, et les deux douzaines y s'ront.

Aglagé. — Si on peut parler d'la sorte! On voit ben qu'vous avez pas la peine d'vous en occuper, vous, les hommes.

Ulysse. — Parlez-en, vous, la mère, qui n'en avez jamais eu.

Aglagé (pleurnichant encore plus fort). — C'est ben c'qui a d'pus triste!

Ulysse (aux autres). — Comprenez-y donc quéqu'chose, vous autres!... Venez, tante Aglagé, on va finir de dévider votre laine. (Ils rentrent dans la cuisine).

SCENE XI

Mme Morin, Elise, Jacques.

Mme Morin. — Ce n'est pas tout ça.... On cause, et mon dîner ne se fait pas. La marmaille va revenir de l'école et les hommes des champs.

Elise. — Je vais vous aider, maman.

Jacques (ramassant son harnais). — Et moi, je me sauve. (Au moment de sortir, se rapprochant d'Elise). — Vous permettez, maman?....

Mme Morin (qui se dirigeait vers la cuisine, se retourne). — Bon, un tout petit.

Jacques et Elise s'embrassent rapidement et se séparent en riant. La scène reste vide un instant, puis on entend un automobile et presque aussitôt

SCENE XII

Morin seul.

Morin entre l'air très abattu. Il enlève son cache-poussière et sa casquette qu'il pend, puis il vient s'asseoir dans une chaise berçante sur le devant de la scène. Il attire sa pipe, son tabac, et, le regard perdu dans le vide, bourre sa pipe, fait craquer une allumette, tire deux ou trois bouffées tout en se berçant, puis regarde de bord et d'autre, se lève, va au placard, l'ouvre; toujours en éveil, il attire la bouteille et le verre, se verse une nouvelle rasade plus forte que la première fois, boit d'un trait, et revient s'asseoir. Puis, tout en gardant sa pipe à la main, il cesse de fumer, s'accoude sur ses genoux, muse un instant, enfin :

Morin. — Il n'y a pas à dire, tout va mal, très mal. J'ai beau employer tous les moyens qui réussissent à tant d'autres, i's tournent tous contre moi, et me voici ruiné, pire que ruiné, en banqueroute!... Si demain je réalisais ce que j'ai, je n'aurais pas de quoi payer la moitié de mes dettes!... Ma pauvre femme, mes pauvres enfants!... Oh! pourquoi me suis-je laissé aller à emprunter cet argent du Juif, il y aura bien tôt un an?... Aujourd'hui... il me tient dans ses griffes, et, tout-à-l'heure, il ne me l'a pas envoyé dire: si je ne suis pas en mesure de le régler jusqu'au dernier sou à l'échéance, il me forc'ora... Perdre en moins d'un an ce qui m'avait pris vingt-cinq ans à faire!... (Il se renverse dans sa chaise, tire deux ou trois bouffées de sa pipe, puis se lève, retourne au placard, et, toujours en éveil, comme tout-à-l'heure, se verse une autre rasade. Au moment de boire). — Noyons du moins notre chagrin. (Il boit et va se rasseoir). — Eh bien non, ça n'est pas juste. Pourquoi Durantais réussit-il bien, lui?... Lui aussi a emprunté... lui aussi a spéculé sur le blé... lui aussi acheté tracteur et automobile... Pour lui, tout va à merveille... tandis que pour moi... Pour moi, tout va mal... Pourquoi?... Et Hervé?... En voilà un qui en a de la chance! Arrivé ici il y a à peine quatre ans... avec quelques sous seulement en poche... le voilà riche maintenant... ses terres sont claires... son roulant aussi... Cette année, il s'est bâti une aussi bonne grange que la mienne... il ne doit rien dessus... pas plus que sur la maison de Jacques... qu'il est en train de finir pour quand celui-ci épousera Elise... dans qu'nze jours... si je donne enfin mon consentement... et le moyen de ne pas le donner?... Elle fait de moi ce qu'elle veut, cette gamine-là... Oui, il en a de la chance, lui!... C'est vrai qu'il n'a pas de tracteur... pas d'automobile... Il a fallu que toute sa famille se mette après lui pour lui faire acheter une mauvaise barrouche... un cheval... et un harnais de voiture légère... ce printemps... Ça ne fait rien, il a

quand même trop de chance!... Tout-à-l'heure, je passais près de ses champs. Quelles belles veillottes!... Quels beaux meulons!... Et il y en a, il y en a tant qu'on a du mal à distinguer les champs et les bâtiments au travers!... Ça va lui en faire des minots!... Ça va lui en faire de l'argent, tout ce'a! Chanceux, chanceux, va!... (Un silence). Seulement... quand on a tant de chance que ça... il faut se méfier... un malheur est vite arrivé... (L'alcool lui monte à la tête). Oui, un malheur est vite arrivé... (Il secoue les cendres de sa pipe sur le bras de sa chaise et ricane). — Supposons qu'il lui arrivât quelque chose... je ne sais pas, moi... une tempête... un... C'est le père Hervé qui ne rirait pas... (Il rit et se lève: tout en enfilant sa pipe dans son gousset avec des gestes d'ivrogne, il reprend en titubant le chemin du placard. Il se verse une autre rasade, rit, boit d'un trait). — Non, il ne rirait pas... Pourtant, ça serait drôle... ça serait bien drôle! (Il atteint sa casquette avec quelque peine, s'en coiffe de même et sort en titubant. En arrivant à la porte qu'il ouvre). — Ouf!... quel vent chaud!... et sec!... Il y a longtemps... qu'il n'a fait si chaud... si sec!... (Il sort. Le jour baisse).

SCENE XIII

Mme Morin et Elise, puis Aglaé et Ulysse.

Mme Morin. — Pendant que le souper cuit (désignant un panier de linge), replions donc ensemble tout ce linge. Je n'aime pas à rien voir traîner. (Elle et Elise se mettent à la besogne. On entend un ronflement d'auto).

Elise (s'arrêtant et écoutant). — Il me semblait bien avoir entendu arriver l'auto tout-à-l'heure. Père est de retour. Tiens, voilà son cache-poussière. Mais pourquoi repart-il si vite?

Mme Morin (haussant les épaules, tristement). — Que veut-tu que je te dise?

SCENE XIV

Les mêmes, Paul.

Mme Morin. — Bon, voilà notre Paul. Et... comment va notre laboureur?...

Paul. — Pas trop mal. Seulement, c'est toujours la même histoire, j'ai encore perdu deux heures après le tracteur. C'est la bielle, cette fois, qui s'est mise à faire des siennes. Et puis, je ne sais pas, moi, mais il me semble que depuis quelque temps elle brûle bien de la gazoline, cette machine-là.

Ulysse. — Hé!... c'est comme les chevaux et les juments... Plus ça vieillit, plus ça a besoin d'avoine...

Mme Morin. — Avec cette différence que les juments donnent des poulains et renouvellent les attelages...

Ulysse. — Ah! dame! on ne peut pas tout avoué.

Paul (en train de se laver les mains). — Maman, où allait donc papa en automobile tout-à-l'heure?

Mme Morin. — Je ne sais pas. Où l'as-tu vu?

Paul. — Il se dirigeait du côté des Hervé. Son char n'allait pas bien droit... et il m'a semblé que lui-même... sur son siège...

Mme Morin (frappée de stupeur). — Que dis-tu là?... (Elle lâche son ouvrage, va à l'armoire, l'ouvre, atteint la bouteille, mesure de l'oeil le peu d'alcool qui y reste, et la replace, referme le placard, et le bras sur les yeux, tandis que les deux jeunes gens l'assistent, va s'affaler en pleurant sur une chaise). — Le malheureux!... Il a presque tout bu! Du poison pareil!... Mon Dieu, ayez pitié de nous!... Qu'allons-nous devenir... s'il se met à boire ainsi?... (Soudain, comme mûe par un ressort). — Je ne sais pas ce qui me prend, Paul, Elise, mais j'ai peur... j'ai peur... Je sens qu'il va arriver quelque chose de terrible!...

Elise (la prenant dans ses bras). — Calme-toi, maman. (Ronflement d'automobile. Tous écoutent. Puis on frappe à la porte. Elle va ouvrir).

SCENE XV

Les mêmes, le Comte de Gardin faisant irruption.

Le Comte. — Où est Morin?

Paul. — Il est peut-être chez les Hervé. Je viens de le voir qui s'en allait de ce côté.

Le Comte. — Pourquoi n'est-il pas rentré tout de suite au village comme il me l'avait promis? On a besoin de sa présence là-bas. C'est bien beau d'être associés, mais on doit s'entr'aider dans les mauvais moments, et, à cause des rentrées qui ne se font pas, notre société à nous en passe par de pas mal mauvais ces jours-ci!... Je ne vois pas pourquoi ça devrait être toujours à moi à financer. (Mme Morin s'arrête de pleurer pour le regarder). — Se sauver ainsi devant ses responsabilités, c'est de la lâcheté. (Mme Morin se lève et veut s'élançer. Paul l'arrête).

Paul. — Laissez-moi faire, maman, c'est à moi à qui cet individu va avoir à répondre des insultes qu'il vient de préférer à l'adresse de mon père. (Allant au Comte, lui faisant sauter sa casquette et le prenant au collet). A genoux, Monsieur, et rétractez sur-le-champ ce que vous venez de dire!...

Non?... Pas tout de suite?... Eh bien, écoutez alors!... Avant que vous ne veniez ici, nous étions une famille unie et contente de son sort; nous vivions heureux à côté de voisins avec lesquels nous étions en termes excellents. Il a suffi de votre présence en ces lieux pour tout bouleverser. C'est vous qui êtes cause que nous avons hypothéqué nos terres pour acheter des machines et des automobiles qui ne marchent pas... (sur un geste du Comte). — Oui, je sais, parce que nous ne savons pas les faire marcher, c'est entendu... Vous n'en êtes pas moins coupable, sachant cela, de nous les avoir fait acheter... et à crédit encore... malgré notre emprunt... Vous êtes cause que mon père, voulant essayer de compenser les pertes qu'il a faites comme résultat de ce faux-pas, s'est mis à spéculer... Ça d'abord été des spéculations sur le blé... qui ont commencé par lui réussir... ce qui, avec vos conseils, lui a monté la tête... Vous vous l'êtes associé dans vos criminelles entreprises de ventes de machineries ruineuses pour les cultivateurs... et, pour cela, vous l'avez livré pieds et poings liés à votre âme damnée... le Juif Moïse... Il a continué à spéculer... à jouer même... (sur un autre geste du Comte). — Oh! ne faites pas l'étonné... je suis au courant de toutes vos petites histoires de cartes et autres...

Le Comte. — Alors, vous espionnez, Monsieur?...

Paul. — Appelez cela comme vous voulez... Nous autres de la campagne... nous ne sommes pas instruits... nous ne sommes pas forcés de comprendre vos grands mots... Oui, je vous ai surveillé... et le résultat en est qu'aujourd'hui je sais que vous êtes... (se rapprochant du Comte). — Une canaille... une fichue canaille... (le Comte lève sa canne. Paul lui saisit le poignet, le tord d'une main et force le personnage à s'agenouiller). — Une fichue canaille... qui ne vaut même pas la peine qu'on lui demande raison de ses actes d'infamie... (le lâchant). — Levez-vous, Monsieur, et sortez... (Comme le Comte hésite, il lève le bras d'un air menaçant). — Mais sortez donc!...

Le Comte, l'air piteux, ramasse sa casquette, et se dirige vers la porte. Arrivé près de celle-ci, il se retourne et ricane. — Comme on voit bien que je vous ai soufflé Rose... (Il n'a pas le temps de finir. Prompt comme l'éclair, Paul est sur lui et lui flanque son pied au derrière. Il pique une tête par la porte).

Ulysse. — A la bonne heure!...

Aglagé. — Mon pauvre défunt n'aurait pas mieux fait.

Mme Morin. — Embrasse-moi, mon Paul, tu es un bon fils.

Elise (l'embrassant aussi). — Tu es un bon frère, Paul. (On entend l'auto qui ronfle en démarrant).

SCENE XVI

Les mêmes, moins le Comte.

Paul. — Je vais voir du côté des Hervé. Tout-à-l'heure, la façon dont père se comportait dans l'auto m'a inquiété. Il faut que je m'assure qu'il ne lui est pas arrivé malheur. (Il sort).

SCENE XVII

Les mêmes, moins Paul.

Mme Morin (inquiète). — Les enfants tardent bien à rentrer. Ils devraient être ici.

Elise. — Que nous ne sommes point fines, maman. C'est au-devant d'eux que papa sera allé, et nous allons les voir tous ressoudre dans un instant.

Mme Morin. — Les ouvriers aussi vont rentrer. Il faudrait mettre la table.

Aglaé. — Vas-t'en aider à ta mère à la cuisine, ma fille, j'men vais mett' la table, moé.

Ulysse. — Et moé, j'vous aide, vous.

Aglaé. — Ben quoi?... Vous allez-t-y prendre pension icitte à c't'heure, vous? Allez donc vous promener, vieux sapajou! (Comme elle étend la nappe, Ulysse s'approche d'elle par derrière et fait mine de l'embrasser dans le cou. Elle fait le geste de chasser une mouche). — Finissez donc, vieux polisson! Y a pu' moyen de moyenner avec un être pareil. (Tout en se démenant ainsi, le couple entre dans la cuisine. Ronflement d'auto).

SCENE XVIII

Morin, ivre et titubant, puis Ulysse et Aglaé.

Morin. — ...Ah! ah! ah!... que c'est drôle!... que c'est donc drôle!... (Une lueur d'incendie commence à éclairer la scène par la fenêtre). — Je me disais comme ça... en passant... près du slough creux qu'on appelle... où l'on n'a pas pu couper le foin... à cause de l'eau, cet été... Hein!... comme c'est sec tout ça... Comme ça flamberait bien... si quelqu'un... s'avisait d'y jeter une allumette!... Ah! oui, c'est drôle... c'est bien drôle!... (Il va à l'armoire, et sans la moindre précaution, cette fois, il prend la bouteille, va s'asseoir dans un fauteuil, et la vide à même... (La lueur d'incendie grandit). Il s'affale avec des hoquets, des rires et des: "C'est drôle!... oh! que c'est drôle!..." (Ulysse et Aglaé rentrent avec des assiettes, le voient, hochent la tête).

Aglaé. — Si c'est pas de valeur!...

Ulysse. — J'dis comme vous, tante Aglaé... (Tranquillement ils font leur besogne. Le jour baisse de plus en plus et la lueur d'incendie grandit toujours. Allant à la fenêtre.) — Tante Aglaé, venez voir. C'est le feu! c'est le feu! (Appelant). — Mâme Rosalie, Elise! Le feu! le feu!....

SCENE XIX

Les mêmes, Mme Morin, quelques enfants.

Mme Morin et Elise ensemble. — Le feu!.... Où cela?....

Ulysse (à la fenêtre). — Venez voir!....

Elise. — Malheur!.... C'est chez les Hervé! Pauvres gens!....

Mme Morin. — Allons vite à leur secours!.... Si au moins nous avons l'automobile, si ton père était ici!....

Ulysse (désignant Morin). — Le voici!....

Mme Morin (allant à son mari et le secouant). — Is'dore! Le feu est chez les Hervé! Le feu!.... le feu!.... (Morin se laisse secouer comme un être inerte, puis ouvre les yeux, hébété, et parle). — Oui.... le foin.... était très sec.... J'ai allumé ma pipe.... j'ai jeté l'allumette.... comme ça!.... et quand.... une minute après.... je me suis.... retourné.... a flambait!.... ah! ah! ah!.... c'est drôle.... c'est bien drôle!.... (Autour de lui Mme Morin, Elyse, Ulysse et Aglaé restent comme pétrifiés).

SCENE XX

Les mêmes, Paul, Mme Hervé, Rose.

Paul (menant Mme Hervé à sa mère). — Tenez, maman, prenez soin de Mme Hervé. Moi, je retourne là-bas. Il y a peut-être encore moyen de sauver quelque chose.

Mme Morin (reçoit Mme Hervé dans ses bras et la console. Les enfants s'accrochent à ses jupes. Elle s'en défait en les poussant vers la cuisine). — Allez à la cuisine, la marmaille. Venez par ici, Mme Hervé.

Rose (à Paul, la main tendue). — Merci, Paul.

Paul (retenant et caressant sa main). — C'est la moindre des choses, Rose. (Il ressort. Mme Morin sort du côté de la chambre à coucher avec Mme Hervé et Rose. Aglaé et Ulysse sont rentrés à la cuisine, avec les enfants. Ronflement d'automobile. Morin reste seul en scène. La lueur d'incendie grandit encore. L'ivrogne est affalé dans son fauteuil, marmonnant des paroles inintelligibles ou riant. Mme Morin rentre, contemple un instant, éperdue, ce hideux spectacle, puis tombe à genoux, la tête et les bras sur les jambes de son mari et se cache le visage en sanglotant).

Mme Morin. — Mon homme, mon homme, qu'as-tu fait?

RIDEAU.

ACTE TROISIEME

Trois mois plus tard. Le salon de la nouvelle maison des Hervé. Au fond, à gauche, un escalier à rampe. A droite, porte donnant dans la cuisine. Premier plan, porte à droite donnant au dehors, arcade à gauche donnant dans la salle à manger. Deuxième plan, fenêtres à droite et à gauche. Téléphone portatif sur un guéridon au fond. Meubles simples, solides et de bon goût. Un piano, un canapé, des fauteuils, dont un à bascule. Un guéridon à droite, une petite table à gauche, sur le devant. Crucifix, tableaux de saints ou de famille aux murs. C'est l'hiver. Les personnages pourront avoir des fourrures. Effets de neige par les fenêtres et sur les habits.

SCENE I

Hervé, Mme Hervé, Rose au téléphone.

M. et Mme Hervé sont assis à la table, consultant des papiers qu'Hervé se met à rassembler et à serrer tout en parlant.

Hervé. — ...de sorte que, malgré tout, dans notre malheur, nous n'avons pour ainsi dire rien perdu, comme je viens de te le montrer. Les Compagnies d'assurances ont réglé rubis sur l'ongle, et sans se faire prier le moins du monde.

Mme Hervé. — Heureusement que tu avais eu la prévoyance de t'assurer.

Hervé. — Quand je songe à ce que c'eût été si je ne l'avais pas fait, je frémis.

Mme Hervé. — Ton enquête pour découvrir comment le feu a pris a-t-elle abouti à quelque chose ?

Hervé. — Pas encore.

Mme Hervé. — As-tu des soupçons, au moins ?

Hervé. — Pas le moindre. D'ailleurs, maintenant que tout est réglé à notre satisfaction, que nous voici rebâti dans de meilleures conditions qu'auparavant, pourquoi me fatiguerais-je l'esprit à vouloir essayer d'expliquer un événement qui est peut-être inexplicable ?... Mais parlons d'autre chose. Que fait Jacques ?

Mme Hervé. — Toujours le même. Il est désespéré. Avant cet incendie, il entrevoyait déjà certaines difficultés à obtenir le consentement du père d'Elise à leur mariage. Depuis ce malheur, la position est devenue plus difficile encore. Il a essayé à diverses reprises de parler à M. Morin. Il l'a trouvé chaque fois inflexible et se retranchant derrière une raison ou une autre pour remettre sa réponse à plus tard.

Hervé. — Et moi, il semble tout faire pour m'éviter. C'est à n'y rien comprendre. On ne se conduirait pas autre-

ment à l'égard de quelqu'un que l'on redoute. (Comme frappé d'une idée). — Est-ce que par hasard?... (Il s'arrête comme épouvanté). — Non, ce serait trop horrible!...

Mme Hervé. — Quoi donc?...

Hervé. — Rien! rien!... Je vais à la grange voir comment les derniers travaux avancent de ce côté, et te laisse avec Rose. (Il sort).

SCENE II

Mme Hervé, Rose.

Rose finit de téléphoner et vient près de sa mère. — Sais-tu les dernières nouvelles, maman?

Mme Hervé. — Mais non, de quoi s'agit-il?

Rose. — Le Comte de Gardin...

Mme Hervé. — Eh bien?...

Rose. — Lui, le Juif et leur notaire doivent mettre nos voisins dehors aujourd'hui même.

Mme Hervé. — Les Morin?... Leurs hypothèques sont forcloses?...

Rose. — Oui.

Mme Hervé. — Pauvres gens!... Ah! je comprends à présent pourquoi M. Morin se dérobe à des explications avec Jacques et ton père. Il a beau être un simple paysan, tout comme nous, il est fier, et cela lui coûte de laisser sa fille, aujourd'hui qu'il ne peut rien lui donner, épouser Jacques. Oh! mais Elise est une trop bonne fille pour que Jacques n'en fasse pas sa femme malgré cela, puisqu'ils s'aiment. Il va falloir, avec ton père, aviser à quelque chose.

Rose. — J'y cours... (Revenant et embrassant sa mère, elle lui parle à l'oreille. Mme Hervé sourit et la menace du doigt).

Mme Hervé. — Cela va devenir une mission très sérieuse alors. Mais tu sais, je t'approuve là aussi maintenant... (Rose sort).

SCENE III

Mme Hervé, seule.

Mme Hervé. — Oui, j'ai fini par le comprendre, la richesse et le nom ne signifient pas tout, et ce Comte de Gardin... Mais laissons cela. Je vais de ce pas trouver cette bonne Mme Morin et la décider à venir vivre ici, chez nous, avec toute sa petite famille si intéressante, en attendant que son mari ait eu le temps de se retourner et de prendre des arrangements pour l'avenir. C'est bien à mon tour de faire aussi quelque chose. (Elle se prépare à sortir et se croise avec Dupuis).

SCENE IV

Mme Hervé, Dupuis.

Dupuis. — Bonjour madame. Monsieur Hervé est-il ici?

Mme Hervé. — Non, Monsieur Dupuis. Que lui voulez vous?

Dupuis. — C'est pour une affaire très importante.

Mme Hervé. — Vous le trouverez à la grange.

Dupuis. — Merci et au revoir, Madame.

SCENE V

Mme Hervé, seule.

Mme Hervé. — Que veut-il bien à mon mari? Oh! probablement quelque affaire de foin ou de bois, comme d'habitude. (Elle se prépare de nouveau à sortir, puis allant au fond, à la porte de la cuisine, elle ouvre et appelle). — Tante Aglaé!....

SCENE VI

La même, Aglaé.

Aglaé (apparaissant). — Qu'y a-t-il pour vous servir, M^{me} Hervé?

Mme Hervé. — Je vais jusque chez Mme Morin. Mon mari et ma fille sont à la grange et mon fils est au village. Vous n'aurez pas peur toute seule?....

SCENE VII

Les mêmes, Ulysse.

Ulysse. — Justement, j'arrive comme Mars en Carême, m'a dire comme on dit. J'vas vous t'nir compagnie, tante Aglaé.

Aglaé. — Encore vous, vieux chenapan?.... Sainte-Bénite d'affaire, toujours vous, alors?.... En m'engageant icitte, je croyais en avoir fini avec vous, et vous v'là encore!....

Ulysse. — Dame! Quand Ulysse Tourond, il aime, c'est pas pour rire, voyez-vous? Il aime.... il aime.... il aime comme son nom, quoi!....

Mme Hervé (souriant). — C'est on ne peut mieux. Je me sauve. (Elle sort).

SCENE VIII

Aglaé, Ulysse.

Ulysse. — Quoi t'est-ce que j'peux faire pour vous, Tante Aglaé?

Aglaé. — J'n'en sais, ma fine, ben rien. Vous n'valez pas un clou.

Ulysse. — Vous n'avez pas d'laine à dévider aujourd'hui?

Aglaé. — Non... mais... j'ai des oignons à éplucher.

Ulysse. — Apportez les oignons.

Aglaé. — Vilain malpropre! Vous pensez-t-y qu'on va s'installer à éplucher des oignons icitte, dans l'salon, le beau salon neu' de Mâme Hervé?

Ulysse. — Oh! moi, vous savez, j'suis pas difficile! Peu importe la place, pourvu que je sois à vos côtés. (Il la prend par la taille. Elle se défend en minaudant. Bruit de grelots. Ils disparaissent comme entre Jacques).

SCENE IX

Jacques seul. Ses habits sont couverts de neige.

Jacques. — Quel temps!... Il neige à ne pas voir à deux pas devant soi... Papa, maman... (Regardant autour de soi). — Tiens, personne. Il faut pourtant que je leur parle. (Il va à l'escalier et appelle). — Maman!... (Il redescend). — Ça ne peut pas finir comme ça. Et s'il y a quelque chose à faire il faut que nous le fassions, et tout de suite encore. Justement, le Comte, le juif, et le notaire Loiseau m'ont passé en cutter sur la route. Je les soupçonne d'être chez les Morin. Or, depuis le feu, M. Morin est dans un tel état de surexcitation, pour tous inexplicable, que s'il faut encore que ces gens viennent lui annoncer qu'il doit vider les lieux et leur remettre sa ferme et son roulant, il pourrait bien perdre tout-à-fait la tête. Dieu sait alors ce qui pourrait arriver. Ah! voici papa et Rose!

SCENE X

Jacques, Hervé, Rose.

Jacques (allant à son père). — Papa, il arrive quelque chose de terrible.

Hervé (secouant ses habits). — Je sais, ta soeur vient de me l'apprendre.

Jacques (à Rose). — Comment as-tu su?

Rose. — Paul m'a téléphoné.

Jacques. — Il était donc au courant ?

Rose. — Il faut croire !

Jacques. — Eh ! bien, moi, je viens de rencontrer le Comte, son juif, et le notaire qui se rendaient chez les Morin.

Hervé. — Ecoute, Jacques. Tu vas faire ceci. As-tu dételé la Gritte ?

Jacques. — Non, je l'ai attachée à la barrière après l'avoir couverte de la robe de voiture.

Hervé. — Très bien ! Galope chez Morin, et bon gré, mal gré, ramène-le ici. (Jacques va pour sortir). — Ah ! amène aussi le Comte et ses deux acolytes !... (Jacques le regarde avec quelque surprise). — Va ! (Jacques sort).

SCENE XI

Hervé, Rose.

Rose. — Que vas-tu faire, papa ?

Hervé. — Rien que tu n'approuveras de tout ton cœur, sois tranquille. (Bruit de grelots).

Rose. — Oh ! je suis bien tranquille ! Tu es si bon !

Hervé. — Je vous aime, ta maman, Jacques et toi, voilà tout. (Entrent Aglaé et Ulysse, se mouchant et s'essuyant les yeux).

SCENE XII

Les mêmes, Aglaé et Ulysse.

Aglaé. — Oh ! mon bon M^ossieu Hervé !...

Ulysse (essayant d'être jovial selon son habitude et ne réussissant qu'à faire des grimaces). — M^ossieu Hervé !...

Aglaé se mouche bruyamment, Ulysse se mouche plus bruyamment encore, puis tous deux se mouchent bruyamment en même temps.

Hervé. — Que vous est-il donc arrivé à tous deux ?

Ulysse. — M^ossieu Hervé... (Il se mouche et s'essuie les yeux).

Aglaé. — M^ossieu Hervé... (Même jeu).

Ulysse. — ...C'est pour vous dire... (Même jeu).

Aglaé. — ...Vous faire assavoir... (Même jeu).

Hervé. — Quelqu'un est mort chez vous, Tante Aglaé ?

Aglaé. — Mais non... (Même jeu).

Hervé. — Alors c'est chez vous, Père Ulysse ?

Ulysse. — Pas en toute... (Même jeu).

Hervé. — Alors quoi ?

Ulysse. — Nous nous... (Même jeu).

Aglæ. — On se ... (Même jeu).

Hervé (riant, les prend l'un et l'autre par les épaules et les ramène à la cuisine). — Allez remettre vos esprits, vous reviendrez quand votre peine se sera un peu calmée. Pauvres vieux!... (Il entr'ouvre la porte et les fait sortir. Puis il renifle, referme vivement la porte, sort son mouchoir et redescend en se mouchant. Il rit).

SCENE XIII

Hervé, Rose.

Hervé. — Je comprends, maintenant. Ils ont épluché des oignons. L'air de la cuisine en est saturé. Mais que voulaient-ils me dire?

Rose. — Dieu le sait!...

Hervé. — Où est donc ta mère?

Rose. — Elle était ici quand je suis allée te retrouver à la grange. Elle doit être dans la maison quelque part. (Appelant). — Maman, maman!... Ciel! elle n'est pas à la cuisine, au moins! (Elle court et ouvre la porte de celle-ci qu'elle referme vivement. Elle redescend en riant). — Si elle y est, elle doit bien être asphyxiée! (Entre Mme Hervé accompagnée de Mme Morin, d'Elise et des trois plus petits enfants Morin, la mère portant le bébé. Leurs habits sont couverts de neige).

SCENE XIV

Les mêmes, Mme Hervé, Mme Morin, Elise, les enfants.

Hervé (en souriant à sa fille, montrant Mme Hervé). — Elle nous avait devancés!

Rose (à Mme Morin et à Elise qu'elle embrasse). — Et qu'avez-vous fait des autres enfants? (avec hésitation). — ...de Paul?

Mme Morin. — Les petits sont à l'école... Paul est resté avec son père... (se lamentant). — Quel épouvantable malheur!... Et il faut que ce soit vous... entre tous... qui nous veniez en aide!...

Mme Hervé. — N'est-ce pas tout naturel?...

Mme Morin. — Naturel?... Si vous saviez?...

Mme Hervé. — Quoi donc?... (Bruit de grelots).

Hervé (à la fenêtre). — C'est votre mari, Mme Morin, votre fille, Jacques, le Comte et ses deux inséparables.

Mme Morin. — Qu'est-ce qu'ils viennent faire ici?...

SCENE XV

Les mêmes, Jacques, Morin, Paul, le Comte, le Juif, le Notaire. Morin s'assoit, la tête dans ses mains.

Jacques. — Mon père, vous m'avez demandé d'amener ces Messieurs, les voici.

Le Juif (obséquieux). — Qu'y-a-d-il bour fotre zerfice, Monzieur Herfé? (On s'assoit).

Hervé (très noble). — Vous détenez une petite hypothèque contre la ferme et le roulant de M. Morin, je crois....

Le Juif. — Oui, Monzieur Herfé, oune doude bedide hybodèque, gomme fous tides.... et un jaddle mortcache. En tout, zix mille guadre zan guadre fin biastres affeg les indérêts.... Bas un zou de blus.... Moidié bour moi.... moidié bour monzieur le Gonde izi....

Hervé. — Et ces hypothèques sont échues?....

Le Comte. — Plus qu'échues, Monsieur Hervé. Les avis de forclusion ont été signifiés il y a plusieurs semaines déjà. Le temps alloué par la loi pour racheter avec frais est écoulé. A moins que M. Morin ne puisse régler immédiatement, nous devons entrer en possession absolue aujourd'hui même.

Hervé. — Et les frais se montent à?....

Le Notaire. — Cent quarante six piastres soixante six cents.

Hervé. — Je suppose que si l'on vous payait les frais et les arriérés.... Quels sont les arriérés?....

Le Juif. — Dout, dout est arriéré, Monzieur Herfé, dout, dout!....

Hervé. — Mais il me semble qu'il n'y a guère plus d'un an que cette hypothèque a été faite. Je me trouvais là, Morin, quand vous avez emprunté la première somme, car j'imagine que c'est pour cela que ces Messieurs étaient aussi chez vous ce soir-là.... vous vous souvenez?....

Le Juif. — Bour un an, Monzieur Herfé, l'archant il a été embrundé bour un an zeulement.

Hervé. — Et vous exigez le remboursement intégral?....

Le Juif. — Indécral, Monzieur Herfé, indécral.

Hervé. — C'est bien. Messieurs, établissez le compte. Je rachète vos hypothèques pour M. Morin.

Morin (bondissant). — Vous?....

Hervé. — Moi.

Morin. — Mais.... vous ne pouvez pas....

Hervé (au Notaire). — Préparez le compte et le transport.

Morin. — Oh! mais ça ne se passera pas comme cela. Il

est impossible que vous fassiez cela. Il faut que je vous dise....

Hervé (très calme). — Mesdames, messieurs, M. Morin et moi avons à causer. Ma bonne Marie, emmène donc ces dames dans notre chambre. Et vous, Messieurs, je vous prie de nous attendre ici, dans la salle à manger. (Tous sortent ou se préparent à sortir). — Ah! Monsieur le Notaire, je vous demanderais de revoir soigneusement les chiffres du compte en attendant que nous vous rappelions.

Le Notaire. — Je crois pouvoir vous assurer qu'ils sont exacts, Monsieur Hervé. Je les ai vérifiés avant de partir de mon étude.

Hervé. — Revoyez-les tout de même. (Le Notaire, le Juif et le Comte se regardent, puis sortent. Hervé les accompagne et ferme sur eux la porte à deux battants de l'arcade, après avoir causé à voix basse à Jacques).

SCENE XVI

Hervé, Morin.

Hervé. — Et maintenant, mon ami, je vous écoute. Qu'avez-vous à me dire?

Morin (sombre). — Ce que j'ai à vous dire?.... Mais, c'est que vous ne pouvez pas me rendre le service que vous vous proposez de me rendre. Vous ne le pouvez pas.... vous ne le pouvez pas....

Hervé (très calme). — J'ai l'argent.

Morin. — Ce n'est pas cela!....

Hervé. — Qu'est-ce donc?

Morin (se décidant). — Vous ne le pouvez pas, parce que depuis que mes affaires ont commencé à mal tourner comme résultat immédiat de ce malheureux emprunt qui aujourd'hui me jette sur le chemin, je me suis pris à vous haïr, vous et tous les vôtres, en vous voyant au contraire réussir dans toutes vos entreprises. De voir vos récoltes couvrir vos champs de leurs vagues d'or ou d'argent, de voir vos troupeaux gras à pleine peau, disparaître jusqu'au ventre dans vos prairies plantureuses, de voir vos puissants attelages de boeufs ou de chevaux tirer d'un pas lent et pesant mais égal et sûr vos instruments aratoires bien entretenus; de vous voir construire des bâtiments plus considérables que les miens; de vous voir sortir dans votre petite voiture simple mais propre, et si peu coûteuse, tandis que notre automobile à nous était sans cesse en réparation, que notre tracteur était à tout bout de champ arrêté, que nos bâtiments, pendant que nous perdions notre temps après ces instruments, se détérioraient faute de soins, que nos chevaux

s'efflanquaient, que nos bêtes à cornes dépérissaient sur nos prés brûlés par le soleil, et que nos récoltes séchaient sur pied; de voir tout cela, dis-je, m'a rendu fou... Un soir, alors que le soleil, sur son déclin, jetait sur votre exploitation tout entière des rayons qui la faisaient ressortir comme un joyau au milieu du pays, je n'ai pu résister au désir insensé qui s'est tout-à-coup emparé de moi de vous faire du mal, de voir disparaître d'un seul coup toutes ces richesses qui m'écrasaient, moi, devenu pauvre, pauvre par ma faute, ce qui est cent fois pis que quand on devient pauvre par la force des circonstances. Il faisait du vent, il faisait chaud... j'avais pris de l'alcool... je brûlais au dedans... je brûlais au dehors!... je passais près du slough, à mi-chemin, entre votre terre et la mienne, où cet été on n'a pas pu faucher le foin à cause de l'eau... l'herbe, très haute, était maintenant sèche, sèche... J'allumai ma pipe... je... (Il fait le geste de jeter une allumette).

Hervé (l'arrêtant). — Pas un mot de plus...

Morin. — Je dois... je dois...

Hervé (très noble). — Morin!...

Morin. — Mais... il le faut... je ne peux pas permettre...

Hervé (allant à la porte de la salle à manger et l'ouvrant). — Messieurs, veuillez rentrer. (Morin reste les bras ballants).

SCENE XVII

Les mêmes, Jacques, Paul, le Notaire, le Juif, le Comte.

Hervé. — Eh! bien, Monsieur le Notaire, ce compte est-il fait?

Le Notaire. — Oui, mon cher M. Hervé... exactement \$6,480 comme vous le disait M. Rudolf tout à l'heure, et les frais, \$146.66.

Hervé. — Total, \$6,626.66... Montrez-moi cela, je vous prie. (Le Notaire lui passe le compte. Il l'examine).

Le Juif (se frottant les mains). — Dou est pïen eczacd Monzieur Herfé, pïen eczacd.

Hervé (tout en lisant). — Je n'en doute aucunement, Monsieur Rudolf.

Le Comte. — Vous comprenez, M. Hervé, nous sommes des hommes d'affaires habitués aux affaires, et des comptes comme celui-là, nous en établissons tous les jours.

Hervé. — C'est bien aussi mon avis. (Au Notaire). — Avez-vous les hypothèques?

Le Notaire. — Certainement.

Hervé. — Puis-je les voir?

Le Notaire. — Très certainement. (Il lui passe les papiers).

Hervé (il examine les papiers. A part, tout-à-coup) : — Je m'en doutais. (Au Notaire). — Pardon, M. le Notaire. N'auriez-vous pas commis quelques petites erreurs ?

Le Notaire. — Je ne pense pas.

Hervé (lui faisant signe de s'asseoir à la table à laquelle il s'assied lui-même et lui passant du papier). — Nous disons que M. Morin a emprunté à ces Messieurs, en premier lieu, sur ses terres, \$2,000.

Le Juif. — Et un audre \$1,000 au pout te zix mois, ze gui vait \$3,000.

Hervé. — A quel taux d'intérêts ?

Le Juif. — Houit bour zant.

Hervé. — Très bien. Ceci me paraît exact: 8% sur \$2,000, 6 mois font \$80; sur \$3,000, 8 mois, font \$160. Total: \$240.

Le Juif. — Z'est pïen za, z'est pïen za. Ah! fous zaffez pïen gompder, Monzïeur Herfé.

Hervé. — Oh! un peu!... Voyons maintenant l'hypothèque sur le cheptel.

Le Notaire. — Vous voulez dire le chattel mortgage ?

Hervé. — Si vous préférez... Ici nous avons \$3,000 pour 8 mois à 1½% par mois, ce qui fait par an?...

Le Notaire (géné). — Dix-huit pour cent... (Mouvement de Morin, Jacques et Paul).

Hervé (très calme). — Et nous donne pour huit mois ?

Le Notaire. — \$240.

Hervé. — Soit la même chose que pour l'hypothèque sur le terrain.

Le Juif. — Chustement, chustement, Monzïeur Herfé!..

Hervé. — Soit pour les deux hypothèques \$480.00.

Le Juif. — Z'est pïen za, z'est pïen za!

Hervé. — Oui, ça serait ça, si tout était légal.

Le Notaire, le Comte et le Juif. — Comment, légal ?

Hervé. — Pour l'hypothèque terrienne, je n'ai rien à dire....

Le Juif. — Ah!....

Hervé. — ...Pour l'instant... Pour celle sur le cheptel, vous n'êtes pas sans savoir, M. le Notaire, que le Code demande à ce que le taux de l'intérêt annuel soit stipulé, ce qui n'a pas été fait... et par conséquent, tel encore que prévu

dans le Code, l'intérêt tombe nécessairement au taux légal, c'est-à-dire 5%.

Le Comte. — Vous ne pouvez parler sérieusement, M. Hervé. Nous payons 7 et 8% à la Banque. Nous ne pouvons prêter à 5%.

Le Juif (se démenant). — Z'est imbozziplé, z'est imbozziplé!....

Hervé. — C'est vous-mêmes qui l'avez voulu, mes bons amis, en ne préparant pas mieux vos documents.

Le Juif (au Notaire). — Bourquoi n'afez fous bas fu a zela, Monzieur Loisseau?....

Le Notaire. — Je me suis servi des formes que vous m'avez fournies, M. Rudolf.

Hervé. —D'où il résulte que l'intérêt sur l'hypothèque mobilière doit se ramener pour \$3,000, 5%, huit mois (après avoir compté)à \$100 juste.

Le Notaire (bas au Juif et au Comte). — Soit \$340 au lieu de \$480. Je crains bien que vous ne soyez obligés d'en passer par là.

Hervé. — Ce n'est pas tout....

Le Notaire, le Juif, le Comte. — Hein?....

Hervé (se tournant vers Morin). — C'est bien \$6,000 que ces Messieurs vous ont prêtés?

Morin. — Mais non, Monsieur Hervé, mais non, \$4,000 seulement!

Hervé. — Mais alors, ces autres \$2,000?....

Morin. — Je ne sais pas, moi. Je suis un homme sans beaucoup d'instruction. On m'a représenté que l'argent était rare....

Le Juif. — Z'est chuzste!....

Morin. — Que pour obtenir cette seconde somme de \$2,000 dont j'avais absolument besoin, je devais payer quelque chose de plus, un bonus, ou qu'on allait me saisir.... J'ai signé n'importe quoi!....

Hervé (à part). — Tiens, tiens! (Haut). — Très bien. (Il se remet à compter). — Cela change les choses, Messieurs. Réellement et toujours selon le Code, M. le Notaire, les pénalités étant illégales, M. Morin ne vous doit que: principal, \$4,000, hypothèque sur le terrain, \$2,000, 8% quatorze mois, \$186.66, sur le cheptel \$2,000, 5%....

Le Juif. — Meddez houit, Monzieur Herfé, meddez houit!....

Hervé. — Huit mois, \$66,67, total \$253,33, au lieu de

\$480, \$4253.33 au lieu de \$6,480.00; avec les frais de \$146.66, je ne m'arrêterai pas à discuter ceux-ci: \$4,399.99... (Attirant une liasse de billets de banque et comptant, au Notaire) — Voici \$4,400.00, Monsieur le Notaire. Vous me devez un sou....

Le Notaire (riant). — Un sou?.... Vous voulez rire?....

Hervé (très sérieusement). — Pas le moins du monde, Monsieur Loiseau. Un sou est un sou, et plus d'une fortune n'a pas eu d'autre base. (Le Notaire lui donne un sou). — Merci.... je paie contre un transport des hypothèques (montrant Paul) à mon gendre de demain. (Rentrent à ce moment Mme Morin, Mme Hervé, Elise et Rose).

SCENE XVIII

Les mêmes, Mme Morin, Mme Hervé, Elise, Rose.

Rose (courant à son père et l'embrassant). — Oh! papa, que je suis contente! (Elle va retrouver Paul, le Comte la regarde tout étonné).

Le Comte. — Qu'est-ce que cela veut dire?....

Rose. — Cela veut dire, M. le Comte, que voici celui que j'épouse. (Paul la serre dans ses bras).

Le Comte. — Oh! c'est trop fort! (Il va pour se précipiter, Hervé l'arrête).

Hervé. — Une minute, M. le Comte. Nous parlerons de cela.... tout-à-l'heure si alors.... le coeur vous en dit.... Signez d'abord ce transport. (Le Juif et le Comte signent. Hervé fait un signe à Jacques qui va ouvrir la porte. Le Notaire compte l'argent). (Au Notaire). — Le compte y est-il?

Le Notaire. — Oui, M. Hervé, \$4,400.00, soit \$4,399.99 en comptant le sou que je vous ai remis. (Au moment où il ajuste les billets, entrent un sergent et un caporal de la Police Montée Provinciale).

SCENE XIX

Les mêmes, le sergent, le caporal. Comme le Notaire va serrer les billets, le sergent met une main dessus, de l'autre déployant un papier.

Le sergent. — Cet argent appartient, je crois, à ces deux hommes? (Il désigne le Comte et le Juif).

Le Notaire. — Oui, sergent.

Le sergent. — Très bien. Voici un mandat d'arrêt contre

ces deux filous que l'on réclame en Allemagne pour de nombreux détournements. (Avec un salut ironique à l'adresse des deux personnages). — Et vous trouverez tout naturel, n'est-ce pas, Messieurs, que je garde cet argent en acompte sur ce que vous redeviez là-bas? (Le caporal se saisit des deux hommes auxquels il met les menottes).

Le Juif. — Ze souis innocent!....

Le Comte. — C'est de l'infamie!.... On se trompe!.... (Hervé fait un autre signe à Jacques, qui va de nouveau ouvrir la porte).

Le sergent. — Ce n'est pas mon avis, Herr Von Harden-Holstein! Mais peut-être se trompe-t-on aussi en vous accusant encore, vous, d'avoir mis le feu à la ferme de M. Hervé, il y a trois mois?

Le Comte. — C'est faux!

SCENE XX

Les mêmes, Dupuis.

Dupuis. — Pardon, M. le Comte, c'est exact.

Le Comte (à part). — Dupuis! Je suis perdu!

Morin (à part). — Voilà qui est fort par exemple! (Il va pour intervenir. Hervé l'arrête).

Hervé. — Laissez parler Monsieur Dupuis.

Dupuis. — Je m'en revenais avec M. Magnin de mesurer un meulon de foin dans la grande prairie qui s'étend au Sud du chemin entre la ferme de M. Morin et celle de M. Hervé, lorsque nous aperçûmes deux automobiles arrêtées l'une derrière l'autre tout près du slough creux. "Tiens, dis-je à M. Magnin, qu'est-ce qu'ils font là M. Morin et M. le Comte?" Je les avais reconnus. M. Morin était en tête. Il allumait sa pipe; négligemment il jeta son allumette et repartit. Cet homme (montrant le Comte) descendit alors de son char, regarda de tous côtés. Nous nous étions tapis derrière des broussailles, il ne pouvait nous voir. Il entra dans le slough, se baissa. Le vent, très fort, soufflait vers votre ferme, M. Morin.

Morin (se souvenant). — Tiens, c'est vrai, je me souviens, je l'avais de face.

Dupuis. — Nous vîmes M. le Comte frotter une allumette et, avant que nous ayons pu intervenir, il avait mis le feu au foin et ça flambait déjà de façon effrayante. Mais, chose curieuse, le vent avait brusquement sauté bout pour

bout et soufflait maintenant vers la ferme de M. Hervé. M. le Comte restait là, paraissant n'y rien comprendre. Les flammes gagnaient rapidement et avaient déjà atteint les premiers champs de M. Hervé. Soudain M. le Comte courut à son automobile; nous nous précipitâmes, M. Magnin et moi, mais M. le Comte était déjà remonté en voiture et reparti du côté du village. Nous étions maintenant sur le bord de la route. En passant près de nous, il a tourné la tête de notre côté et, en nous apercevant, a redoublé de vitesse.

Mme Morin (se jetant au cou de son mari). — Mon homme, mon homme, ce n'est pas toi! (Mme Hervé, Jacques et Rose les regardent étonnés).

Le sergent. — Allons, en route, mes compères. (Saluant).
— Au revoir, Messieurs... Mesdames... (Ils sortent).

SCENE XXI

Les mêmes, moins le sergent, le caporal, le Juif et le Comte.

Morin (à Dupuis). — Mais pourquoi n'avez-vous pas parlé plus tôt?

Dupuis. — Dame, nous autres, nous sommes pauvres et ignorants. On voit tant de choses extraordinaires que se permettent certains riches, par le temps qui court! Et puis, M. Magnin et moi, nous lui devons de l'argent à cet homme, et nous avons jugé bon de le payer d'abord, ce que nous n'avons pu faire que ce matin seulement.

Jacques (s'approchant de Morin et d'Elise). — A quand notre mariage, M. Morin?

Morin. — Quand il conviendra à M. Hervé.

Paul (s'approchant d'Hervé avec Rose). — Et le nôtre, M. Hervé?

Hervé. — Quand il conviendra à M. Morin.

Mme Morin et Mme Hervé (ensemble). — Dites donc quand il conviendra à ces enfants.

Jacques et Paul (ensemble). — Tout de suite, alors.

Rose et Elise (ensemble). — Impossible... Et nos toilettes?

SCENE XXII

Les mêmes, Aglaé, Ulysse, entrant l'air embarrassé.

Aglaé. — Monsieur Hervé!

Ulysse. — Monsieur Hervé!

Aglaé. — Je regrette bien, Monsieur Hervé, mais me v'la t'obligée de vous quitter.

Ulysse. — Et moi itou, Môssieu Hervé!....

M. et Mme Hervé (ensemble). — Qu'est-ce qu'il y a?....

Aglâé et Ulysse (ensemble). — Nous nous épousons.
On vous invite tous à la noce.

Tous. — Bravo! bravo!....

Hervé. — Et à quand la noce?

Aglâé (d'un petit air pudibond). — Dans quinze jours!
hi! hi!....

Hervé. — Très bien, nous en ferons donc trois le même jour. Est-ce que ça vous va, les enfants?

Jacques, Paul, Elise et Rose. — Oui, oui!....

Le Notaire. — Si vous avez besoin de quelqu'un pour vous préparer vos contrats de mariage, n'oubliez pas que je suis là.

Hervé. — Vous les garantissez valables?

Le Notaire. — Vous pouvez me fournir les formes, je les remplirai.

Hervé. — N'importe qui peut faire cela. Tout de même, nous verrons....

Jacques. — Je propose que nos fiançailles à tous soient célébrées tout de suite.

Paul. — Je seconde.

Ulysse. — Je reseconde.

Tous. — Tout le monde approuve.

Hervé (à Dupuis). — Vous avez apporté votre violon, Dupuis?

Dupuis. — Mais oui.

Hervé. — Alors, en avant! Amusons-nous ferme. Jacques, téléphone à tous les amis des environs. (On range les meubles. Le violoneux s'installe et accorde son instrument. Jacques va au téléphone).

Morin (à Hervé). — Me pardonneriez-vous jamais?

Hervé. — Je n'ai rien à vous pardonner. Vous n'êtes pas coupable.

Morin (tristement). — De fait, non; d'intention, oui, et c'est tout comme.

Hervé. — Ni de fait, ni d'intention, Morin, car vous n'étiez plus vous-même. D'abord vous étiez sous l'influence de l'alcool....

Morin. — Je m'étais enivré à dessein!

Hervé. —Mais vous étiez surtout sous l'empire d'une idée fixe, résultat inévitable des circonstances malheureuses par lesquelles vous passiez. Le tort que vous avez eu, Morin, c'a été de n'avoir pas mis tout en œuvre pour résister à la tentation qui vous est venue l'an dernier. . . . conseillé par ce malheureux qui vient d'être arrêté, et c'est là votre excuse, de nous éclipser tous. L'ambition est une belle et noble chose,

rien moins qu'une vertu quand on se laisse guider par elle en se traçant d'avance une ligne de conduite strictement en rapport avec sa position, et honnête. L'instant où l'on se laisse aller à subir son influence dans le seul but de satisfaire ses passions....

Morin. — L'orgueil et la jalousie, par exemple.

Hervé. — ...on devient aveugle, on ne s'arrête plus à calculer la valeur des moyens qu'on se décide à employer pour arriver au but absurde que l'on se propose, et ces moyens, nécessairement, ont un tout autre résultat que celui que l'on en attendait. Alors on s'impatiente, on veut forcer la main à la Providence qui n'a pas l'habitude de se laisser faire si facilement que cela, on commet bétise sur bétise. Le caractère s'aigrit: tout-à-l'heure on n'était que superbe et envieux, de fil en aiguille on devient méchant et criminel. Mais quand on a tant soit peu de caractère, il n'est jamais trop tard pour s'amender. (Il lui prend la main). — Et c'est votre cas, Morin.

Morin. — Tant de générosité!... Que faire pour vous remercier comme vous le méritez?

Hervé (souriant). — Parler de tout cela le moins possible. (Ils se serrent la main. Pendant ce temps on a fini de ranger les meubles).

Ulysse. — En position pour un quadrille! (Cette fois Aglaé accepte de bon coeur son invitation. Hervé et Mme Morin leur font face. Les deux jeunes couples se font face dans l'autre sens. Morin se rapproche du Notaire. Celui-ci rit).

Le Notaire. — Et moi, je vais "câller".

Morin. — Ça sera mieux que d'écrire des actes à 18% d'intérêt.

Le Notaire. — C'est tout-à-fait mon avis. (Le violon joue. On entend le Notaire commander les figures. La danse s'engage pendant que curieusement par toutes les issues se montrent les têtes de la marmaille Morin revenue de l'école).

RIDEAU.